

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ

À L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI

COMME EXIGENCE PARTIELLE DE LA MAÎTRISE EN LETTRES

OFFERTE CONJOINTEMENT PAR L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI

L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI

ET L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

PAR FRÉDÉRICK MC GOWAN

RÉFLEXION SUR LA TRANSMISSION NARRATIVE

DU ROMAN HISTORIQUE

*SUIVI DE*

L'ÉPOPÉE D'UN VARÈGUE

JUIN 2020

QUÉBEC, CANADA

## RÉSUMÉ

Ce mémoire en recherche-création traite du roman historique et de la transmission du savoir historique. La partie théorique vise à clarifier ce qu'est ce genre romanesque, en étudiant la différence entre celui-ci et le travail de l'historien, et à observer le mode de transmission des connaissances historiques de ce type de récit fictionnel à son lecteur. La recherche vise à analyser comment ce genre transmet les informations historiques à son lecteur, sans toutefois bénéficier de la promesse de « vérité » du récit de l'historien. Il est avancé que le récit peut *suggérer* la vérité plutôt que de l'affirmer et que le roman historique doit être écrit en prenant compte des connaissances supposées de son lecteur. Partant de ce postulat, on questionne, avec l'essai *Lector in Fabula* d'Umberto Eco, la possibilité de planifier deux niveaux de lecture au sein du récit, un visant à transmettre un récit fictionnel sur un événement historique à un lecteur dont les connaissances du sujet sont restreintes et l'autre pour un lecteur qui maîtrise davantage le sujet. La notion de coopération entre le texte et le lecteur permet d'approfondir les stratégies d'écritures rendant possible la transmission du sujet historique par l'intermédiaire de la *suggestion* (López). Ces stratégies nécessitent la création d'un Lecteur Modèle. Un récit, incomplet sans l'aide de son lecteur, est écrit de façon à guider ce dernier. Pour ce faire, l'auteur pense à un Lecteur Modèle (Eco), muni de certaines compétences encyclopédiques, qui servira d'outil de réflexion pour mettre sur pied les stratégies requises pour orienter son lecteur. La réflexion sur le lecteur permet de poser que seule la volonté du lecteur de lire le texte comme un récit historique permet au roman de l'être et que le rôle de l'auteur est de penser à une façon d'orienter la lecture en ce sens.

Cette réflexion est suivie du court roman *L'Épopée d'un Varègue*, qui présente les aventures d'un Suédois qui devient mercenaire au sein de l'Empire byzantin, durant le XI<sup>e</sup> siècle. Sa structure s'inspire des récits de Snorri, historien et politicien islandais du XIII<sup>e</sup> siècle et sa narration se déploie en fonction de deux lecteurs modèles : celui qui ignore ces événements historiques racontés et celui qui, au contraire, connaît le sujet. L'étude de la transmission du savoir historique est mise à contribution pour guider ces deux possibles lecteurs.

## **REMERCIEMENTS**

Je remercie mon entourage pour sa présence et son écoute tout au long de ma rédaction. Les multiples soirées à parler de l'histoire des peuples scandinaves et de ma thèse avec mes amis m'ont grandement aidé tout au long de mon parcours.

Je remercie également mes professeurs du Département des arts et lettres et du Département des sciences humaines et sociales de l'UQAC. Ces deux champs d'études m'ont tant appris. Mes réflexions sur l'humain et ses mots ne seraient pas les mêmes sans eux.

Je remercie tout particulièrement mon directeur, M. Nicolas Xanthos. Ses commentaires et sa rigueur m'ont permis de me dépasser. Son soutien m'a permis de tant progresser. Je réalise, maintenant que j'en suis arrivé au terme de ce mémoire, ô combien mon écriture s'est améliorée grâce à lui.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	II
REMERCIEMENTS.....	III
TABLE DES MATIÈRES.....	IV
INTRODUCTION .....	1
RÉFLEXION SUR LA TRANSMISSION NARRATIVE DU ROMAN HISTORIQUE.....	6
LE ROMAN HISTORIQUE ET L'ÉCRITURE DE L'HISTOIRE .....	7
LA TRANSMISSION DU RÉCIT HISTORIQUE .....	15
LECTEUR MODÈLE.....	20
LA COOPÉRATION .....	26
FABULA .....	34
LE ROMAN HISTORIQUE.....	39
NOTE D'ÉCRITURE .....	42
L'ÉPOPÉE D'UN VARÈGUE.....	45
CHAPITRE I.....	46
CHAPITRE II .....	55
CHAPITRE III.....	62

CHAPITRE IV .....	69
CHAPITRE V .....	81
CHAPITRE VII .....	96
CHAPITRE VIII .....	98
CHAPITRE IX.....	107
CHAPITRE X .....	116
CHAPITRE XI.....	119
CONCLUSION.....	123
BIBLIOGRAPHIE.....	129

## INTRODUCTION

La représentation des Vikings évolue grandement dans la culture populaire au fil des siècles, passant de la terreur qu'ils représentaient pour les côtes européennes jusqu'à l'image d'un peuple fier et aux traditions mythiques. D'acteurs majeurs dans le climat politique européen lors du Moyen Âge à celle de figure guerrière dans les œuvres de fiction, ces navigateurs ont traversé les âges à l'aide de leurs récits. La représentation des Vikings dans l'imaginaire collectif évolue, néanmoins, au même rythme qu'elle se transforme dans les représentations artistiques. Les sagas islandaises des familles scandinaves, narrant leurs explorations, comme celle du Groenland ainsi que du Canada, se caractérisent par leur réalisme quasi biographique, dans un récit qui alterne description et poésie. Ce réalisme se perd à la modernité, où le Viking devient un personnage de fiction plutôt que le guerrier historique qu'il a été, jadis. La représentation artistique de ces Scandinaves s'altère physiquement, remplaçant, par exemple, leur casque par une coiffe cornue. L'altération de ce casque serait intervenue en 1876, comme le démontre Roberta Frank, lorsque le costumier de l'opéra de Wagner munit le casque viking de cornes pour la représentation de *L'Anneau de Nibelung*. Ce choix esthétique a inspiré certains artistes à ajouter également des cornes aux casques des Vikings sur les illustrations des rééditions de textes scandinaves, comme il en a été le cas pour la Saga de Frithiof de Esaias Tegnér, popularisant ainsi davantage l'image du Viking au casque à cornes. (Frank, 2000)

La réalité s'effrite au profit de la fiction, et, bien que certaines reprises contemporaines des histoires de ces peuples nordiques cherchent à renouer avec le réel, les détails qui composent celui-ci s'avèrent inaccessibles aujourd'hui. En effet, l'histoire des Vikings est peuplée des légendes des héros, amplifiées par les récits qu'en faisaient les poètes à la cour de leur seigneur, ou par les quelques observations, extérieures à leur culture, faites par les peuples européens. L'archéologie révèle, quant à elle, les traces de leur passage, qui confirment certaines légendes, comme celle de l'exploration du Canada, mais force est de constater que l'histoire des Vikings reste fragmentée.

L'une des œuvres historiques les plus emblématiques qui s'est donnée le défi de réunir le maximum de fragments de l'épopée des Scandinaves a été rédigée au cours du XIII<sup>e</sup> siècle. Snorri, politicien et érudit islandais, se lance dans la rédaction de l'*Histoire des rois de Norvège*, à l'aide de précédentes versions de ladite histoire ainsi que des documents qu'il est à même de récolter. À l'aide des récits laissés par les scaldes, poètes de la cour des rois scandinaves, des notes et de ces enquêtes, il en vient à composer un récit historique pour chaque roi de Norvège, débutant avec le récit du père du premier roi de Norvège, se déroulant au IX<sup>e</sup> siècle, jusqu'au récit du roi Magnus V, qui avait régné sur le royaume lors de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle. Il est possible de voir dans la quête de Snorri un moyen de séduire la royauté de Norvège et d'assurer son alliance avec le roi, puisque, impliqué dans les hautes sphères politiques islandaises, il cherchait à lier le sort de l'île à la monarchie norvégienne. (Sturluson, 2000)

Est-ce que cela a pour conséquence d'altérer le récit historique en tant que tel ? L'ambition de l'historien joue peut-être sur la représentation de l'histoire des rois de Norvège, mais la poésie de Snorri survécut et l'*Histoire des rois de Norvège* parvint à marquer, à son tour, l'histoire, comme étant l'une des œuvres du Moyen-Âge les plus marquantes, en particulier au sujet de l'histoire de la Scandinavie.

Plusieurs personnages emblématiques se succèdent au fil des textes de Snorri, comme Olaf et son projet de conversion de la Scandinavie à la foi chrétienne, ou Harald qui façonna des légendes aussi bien en Norvège qu'en Grèce ou en Angleterre. Toutefois, qu'elle soit faite des poèmes de scaldes ou des propos rapportés qui survécurent au temps, l'histoire de Snorri reste, comme toute histoire, celle d'événements, conçue à l'aide des sources auxquelles il avait accès. Lorsque l'on consulte l'aventure d'Harald, qui, à la suite d'une guerre de succession en Norvège, dut partir en exil en Grèce et participer à moult guerres avant de revenir auprès des siens dans le but de devenir leur monarque, on peut y relever des différences en regard des dossiers administratifs de l'Empire byzantin détaillant les actions d'Harald. Par exemple, dans l'un des récits, Harald masque son nom, se faisant appeler Nordbright, pour ne pas être reconnu par les Grecs, tandis que, dans les dossiers de l'administration de l'empire, l'identité d'Harald ne présente aucun doute.

Ainsi, certains détails de l'histoire d'Harald peuvent être discutables dans la version de Snorri, mais là réside une des facettes l'histoire. Elle n'est que ce que l'on en sait. Snorri, de son île ou de Norvège, ne pouvait connaître les aventures d'Harald de la même façon qu'un Grec les aurait connues. Les deux histoires des événements de la vie d'Harald III en

viennent donc à exister, chacune d'elle prenant une direction différente, mais sans qu'elles soient opposées. Le lecteur contemporain, quant à lui, à l'intersection des deux histoires, ayant accès à la fois aux textes des Byzantins et à celui des Scandinaves, peut réaliser ce que Snorri ou l'administrateur grec n'étaient pas en mesure de faire : compléter l'histoire ou, du moins, ajouter un fil à sa tapisserie.

Ces zones d'ombre et d'ambiguïté laissées par les sources historiques m'ont poussé à suivre les pas d'Harald III, à explorer ce qu'il a vécu et ce qui aurait été possible. Ce processus m'a également mené à me questionner au sujet des hommes qui l'ont suivi, jusqu'à m'interroger au sujet de cette garde de l'empereur qu'a rejointe Harald III au cours de son exil. Qui étaient ces gardes varègues ? De là est né Thorir, un jeune Suédois, qui découvre en même temps que moi, et tout comme le lecteur je l'espère, ce qu'a été la garde varègue.

De là est né aussi mon questionnement vis-à-vis de la transmission narrative du roman historique. Si certains genres narratifs, comme la *fantasy* qui présente un monde imaginaire, confectionnent des images nouvelles pour leur lecteur, ou adaptent la réalité contemporaine dans laquelle se déroulent les actions du récit, le roman historique, quant à lui, se plonge dans la réalité passée, potentiellement inconnue du lecteur. L'idée qu'un lecteur puisse lire un roman historique sans percevoir l'histoire qui y est racontée comme réelle m'a alors poussé à étudier les particularités de la transmission narrative de ce genre romanesque ainsi que la perception qu'en a le potentiel lecteur. Mes recherches m'ont amené à explorer ce qui distingue le roman historique des autres genres ainsi que du récit de l'historien. Une fois la différence établie, j'aborde l'enjeu de la transmission des connaissances du roman historique.

Ce défi vise à pallier le fait que ce genre romanesque n'a pas la faculté de prétendre dire des faits avérés comme peut le faire une recherche historique. Il s'ensuit l'exploration des différentes stratégies d'écritures qui peuvent être exploitées pour parvenir à transmettre le l'élément historique à son lecteur. Cette analyse du roman historique et de ses moyens de guider le lecteur vers son sujet est mise à contribution lors de mon expérimentation du genre via le court roman *L'Épopée d'un Varègue*. Le récit s'articule autour des périples d'un jeune Suédois, au cours du XI<sup>e</sup> siècle, qui devient un mercenaire au sein de l'Empire byzantin à la suite de son échec en tant que marchand. Son aventure lui fera découvrir la Rus de Kiev, Constantinople, le sud de l'Italie et la Sicile, où il expérimentera les malheurs de la guerre. Le récit s'articulera autour d'une narration particulière, où un Viking devra raconter la vie de Thorir à des interlocuteurs qui ne connaissent guère les lieux et les cultures de l'histoire. Ainsi l'enjeu de la transmission narrative du roman historique s'intègrera à même le récit.

**RÉFLEXION SUR LA TRANSMISSION NARRATIVE DU**

**ROMAN HISTORIQUE**

## LE ROMAN HISTORIQUE ET L'ÉCRITURE DE L'HISTOIRE

En quoi le genre littéraire du roman historique nécessiterait une approche qui lui serait spécifique en termes de transmission narrative ? Le roman historique partage sa fonction de fiction avec les autres types de romans, et, si sa singularité semble être l'écart, en espace et en temps, avec son lecteur, le genre n'en est pas unique pour autant. Le récit de *fantasy* exploite lui aussi des concepts distants de ceux de son lecteur contemporain. Néanmoins, si la source des images que le roman de *fantasy* cherche à transmettre à son lecteur provient de l'imaginaire, l'univers exploité par le roman historique est réel ou, du moins, peut l'être. En soi, la définition du roman historique peut être aussi ambiguë que la véracité de son contenu. Quel est le propre d'un roman historique ? Quelle est sa marge de manœuvre quant aux événements qu'il narre et où se trouve la frontière entre le contemporain et l'historique ? L'Historical Novel Society estime qu'« il n'y aura jamais de réponse satisfaisante à ces questions<sup>1</sup> » (Michaud, 2014) et préfère appliquer une prescription sur le genre au lieu de s'arrêter sur une définition précise. Cette société a décidé, de façon arbitraire, de ne prendre en compte que les fictions traitant d'événements datant d'au moins cinquante ans avant la rédaction du roman, et que l'écrivain doit approcher le sujet de sa rédaction par la recherche et non pas le vécu.

---

<sup>1</sup> Traduction personnelle. Texte originale : “There will never be a satisfactory answer to these questions”.

À côté de cette simple prescription nécessaire à une société littéraire pour établir son sujet d'étude en l'absence d'une définition établie pour son genre de prédilection, le roman historique a eu droit à ses analyses théoriques. Georg Lukács, notamment, a contribué à définir le genre dans *Le Roman Historique* publié en 1923. Ce qui en ressort, toutefois, selon les dires de Michel Vanoosthuyse dans sa propre tentative d'étude du genre, est que Lukács en vient lui aussi à traiter le roman historique de manière normative plutôt que descriptive. Vanoosthuyse cite Lukács lorsqu'il écrit que le roman historique doit être une « reproduction artistique fidèle d'une ère historique concrète. » (Vanoosthuyse, 1996: 24) Pour prétendre au genre du roman historique, le récit se doit d'être réaliste, de se rapprocher du vrai : « un roman est "historique" quand les personnages y sont représentés comme des "types", quand leur singularité apparaît comme le produit d'un complexe de déterminations extérieures où interviennent les grands mouvements de l'histoire. » (Vanoosthuyse, 1996 : 24)

Si telle doit être la définition de ce genre, son rapport avec l'historiographie fait en sorte que la fiction historique se doit d'être aussi rigoureuse que le domaine de l'Histoire quant aux informations qu'elle transmet. Dans sa *Poétique*, Aristote a défini et divisé les écrits en lien avec les événements historiques produits par des historiens et ceux rédigés par des écrivains :

la différence entre l'historien et le poète ne consiste pas en ce que l'un écrit en vers, et l'autre en prose. Quand l'ouvrage d'Hérodote serait écrit en vers, ce n'en serait pas moins une histoire, indépendamment de la question de vers ou de prose. Cette différence consiste en ce que l'un parle de ce qui est arrivé, et l'autre de ce qui aurait pu arriver. (Aristote, 1875: 15)

Ainsi, le travail de l'historien et celui du poète se voient distingués dès l'Antiquité par les notions de réel et de possible. La séparation est préservée au cours de l'évolution de la définition du domaine de la recherche historique. Le philosophe Bacon dit, au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, que l'histoire est « la connaissance de l'individuel, qui a pour instrument essentiel la mémoire » en ajoutant qu'elle s'oppose « à la Poésie, qui a également pour objet l'individuel, mais fictif, et pour instrument, l'imagination. » (Philosophie et Lalande, 1962 : 414) C'est une définition qui se rapproche de la volonté d'Hérodote, souvent considérée comme le père fondateur de l'Histoire, et à qui nous devons la racine étymologique du mot. Dans son œuvre, intitulée *ἰστορία, historia*, que l'on peut traduire par *Histoire* ou *Enquête*, il mentionne que sa tâche de compiler ses connaissances au sujet des guerres médiques lui vient du désir « que le temps n'abolisse pas le souvenir des actions des hommes » (Larcher et Herodotus, 1802: 1). Ainsi, l'histoire que cherche à rédiger l'historien, d'après cette définition, peut être considérée comme une mémoire alimentée par les faits humains et qui se doit de survivre aux ravages du temps.

La volonté de l'historien serait donc de préserver la mémoire des sociétés humaines. Néanmoins, l'idée que cela soit la source de motivation du chercheur est remise en question avec l'essai de Paul Veyne. Dans *Comment on écrit l'histoire*, Veyne avance l'idée que le moteur alimentant la volonté de l'historien pourrait être la curiosité plutôt que le devoir. Si la raison de collecter la mémoire de l'humanité n'est plus uniquement le progrès scientifique, l'objet de recherche de l'historiographie reste la mémoire, retrouvée dans les documents attestant de sa véracité. Collectée auprès de multiples sources et organisée pour parvenir à écrire un récit historique d'un événement, elle reste la seule ressource que l'historien peut se

permettre d'exploiter. Pour Veyne, les tentatives de soumettre les événements historiques à des lois s'avèrent infructueuses. La déduction n'a pas sa place puisque « on [écrit l'histoire] en ne visant qu'elle et sa vérité : ou alors ce n'est pas de l'histoire. » (Veyne, 2015 : 117)

Comme il l'indique dans son essai, Veyne témoigne des différents chemins que peut prendre l'écriture de l'histoire, et ce, de façon arbitraire, puisque l'historien est libre de suivre la voie de son choix. Toutefois, peu importe l'itinéraire d'un événement historique, seule la vérité doit être prise en considération par l'historien. Il n'y a pas de place pour la déduction, bien au contraire. L'écriture d'un événement historique se veut une rétrodiction, où chaque élément décrit doit être tiré d'une source attestant de sa véracité. Il n'en reste pas moins que l'écriture qui sera faite de l'histoire, comme en témoigne Michel de Certeau dans *L'écriture de l'histoire*, prend une forme narrative. À la vue de ce développement du métier d'historien, la distinction entre le travail de l'historien et celui du poète, initialement mise en place par Aristote, pourrait être considérée comme s'amenuisant. Toutefois, Ricœur, dans sa trilogie *Temps et récit*, traite du récit historique et, bien qu'il en arrive aussi à dire que l'écriture de l'histoire d'un événement est inévitablement structurée en un récit, ce dernier n'en devient pas pour autant une fiction au même titre que le récit qu'écrirait un romancier. L'historien cherche à dire le vrai, au travers des signifiants qu'il emploie. Le texte historique est donc un récit, certes, mais le récit de ce qui est vrai, ou du moins, il s'agit là de la volonté de celui qui l'écrit.

Ainsi, la différence entre le récit historique organisé par l'historien et celui proposé par le romancier, au vu du développement de la définition de l'histoire, d'Aristote à Veyne

et passant par de Certeau et de Ricœur, réside dans la capacité de l'un à dire le vrai et la possibilité de l'autre de raconter une fiction. Lorsque le récit vise à décrire le vrai, en se servant de sources historiques pour appuyer sa véracité, alors il peut être considéré comme un texte sur l'histoire d'un événement réel. La fiction, pour sa part, si l'on suit la division proposée par Aristote, détaille l'univers du possible plutôt que de l'avéré. La définition du roman historique de Georg Lukács va dans le même sens. Il le voit comme un récit historique du possible.

Cette distinction entre ces deux types de récits, celui du vrai et celui du possible, peut avoir une conséquence sur la lecture de l'un et l'autre. En se définissant comme signifiant le vrai et en étant reconnu comme tel, le texte de l'historien permet à son lecteur de le lire en le considérant pour ce qu'il est : l'organisation en récit d'informations provenant de sources collectées par l'historien. Un pacte se forme avec le lecteur, lorsque celui-ci débute sa lecture : il accepte le vrai du texte puisque son auteur a veillé à ne représenter que ce qui a vraiment eu lieu. Le roman historique, relevant de l'ordre de la fiction, ne peut offrir le même pacte de lecture. Si Georg Lukács souhaite que le roman soit réaliste, au point que celui-ci puisse être considéré comme la reproduction d'une époque, le lecteur n'est pas pour autant tenu de considérer le texte comme vrai.

Il est possible d'observer une seconde différence entre les récits du « vrai » et ceux de fiction. Marie Parmentier précise dans son article intitulé « La focalisation interne dans le roman historique » :

[que] « l'historien est, en fait, un narrateur homodiégétique : il appartient au même univers que ses personnages » ; même s'il vit plusieurs siècles plus tard, il est fait de la même substance qu'eux. Par conséquent, la focalisation interne lui est interdite : l'historien ne peut en aucune manière avoir accès aux pensées de ses personnages. Il ne peut évoquer leurs états d'âme ou leur psyché qu'en prenant d'infinies précautions oratoires et en présentant son propos comme le fruit de déductions ou d'hypothèses fondées sur des indices. (Parmentier, 2008: 31)

L'écrivain, quant à lui, du fait qu'il rédige une fiction, ne partage pas l'univers diégétique de ses personnages. Le souci de réalisme peut amener le romancier, selon les observations de Parmentier, à éviter la focalisation interne sur ou par un personnage puisque le fonctionnement de sa psyché est théoriquement inconcevable, pour privilégier les masses.

Plutôt que de rejeter le droit à prétendre au titre de roman historique à certaines œuvres à la suite d'une ambition normative comme celle de Lukács, qui en a fait un genre réaliste, une simulation du passé dans l'espace d'un récit, et plutôt que de chercher à composer une définition du roman historique plus approfondie, je me concentrerai uniquement sur le pacte de lecture qui varie entre les deux types de textes ainsi que sur l'inaccessibilité de la focalisation interne pour le récit historique signifiant le vrai. Ces deux critères serviront à distinguer le récit de l'historien de celui du romancier en l'absence d'une description pour le genre du roman historique, puisque, pour reprendre les paroles de Sarah Johnson, « il n'y aura peut-être jamais de définition exacte<sup>2</sup> » (Johnson, 2002) pour ce genre littéraire.

---

<sup>2</sup> Traduction personnelle. Texte originale : “There may never be an exact definition ».

Ce qui les rassemble, donc, c'est cette utilisation d'un contexte et/ou d'événements historiques, que ce soit pour offrir un décor à un roman policier ou le réalisme souhaité par Lukács. En l'absence du pacte de lecture, néanmoins, la construction du décor historique peut être sujette au doute. Sans la même autorité que le récit de l'historien, les éléments narratifs du roman historique ne peuvent renvoyer au vrai. La transmission, ou le « comment transmettre », peut être vu comme l'un des défis du roman historique qui ne peut prétendre dire le vrai de la même façon que l'historien. López, dans son article « Histoire et roman historique » au sein duquel il questionne ce genre littéraire, emploie le terme de *résonance* pour expliquer comment le roman peut transmettre le sujet historique. Selon lui, l'identification du sujet historique que fera le lecteur ne « présuppose pas forcément un savoir explicite de nature à mesurer le degré de correspondance avec les référents proprement dits » (López, 1994: 50). Grâce à la *résonance*, le lecteur associe ce qu'il sait pour valider ce que le texte lui dit. Le récit n'a pas à prétendre dire le vrai, explicitement. Il va plutôt mettre le lecteur sur une piste interprétative qui le guide vers le sujet du texte. De cette façon, c'est le lecteur qui valide l'élément historique, grâce à ses connaissances, et non le récit. Cela nécessite donc, selon López, une *reconnaissance*. Il reprend ce concept de Covo, qui dit :

que le personnage — ou la situation — soit « investi d'une charge historique qui, en la situant dans une temporalité, un espace et une circonstance attestés qui l'authentifient, crée un effet de *reconnaissance*, renvoie le lecteur à des représentations culturelles pré-acquise. » (López, 1994 : 50)

La *reconnaissance*, qui découle de l'exploitation d'un élément dont la charge historique est possiblement connue par le lecteur et qui peut alors être *reconnu* lors de la lecture, provoque une *résonance* chez ce lecteur, qu'il découvre qu'il sait, qu'il a déjà acquis

une partie de cette connaissance auparavant. C'est dans cette optique que López, dans sa description de ce procédé, avance qu'« un détail bien frappé peut mettre le lecteur sur les traces du personnage — ou de la situation — historique dont il porte en lui les schèmes de l'inconscient collectif » (López, 1994: 50). Plutôt que de dire la vérité, donc, le roman historique *suggère* à son lecteur des référents qui pourraient ainsi *résonner* chez ce dernier puisque « l'efficacité [d'une] charge historique se mesure sans doute davantage à ce qu'elle *suggère* qu'à ce qu'elle *dit*. » (López, 1994: 50) De cette façon, le roman vise la *reconnaissance* de la vérité par son lecteur plutôt que la présentation de cette vérité. Si, donc, le roman historique ne peut prétendre au vrai comme le récit de l'historien, s'il ne peut offrir une connaissance historique, il peut tout de même tenter d'éveiller en son lecteur ce qu'il sait déjà, ou, du moins, lui permettre de faire des liens entre sa réalité, ce qu'il en sait, et les traces historiques du texte. Pour ainsi dire, le roman historique fait découvrir à son lecteur qu'il sait davantage qu'il ne le pense.

## LA TRANSMISSION DU RÉCIT HISTORIQUE

De ce qui a été relevé jusqu’ici, on peut poser que le roman historique se distingue du récit produit par l’historien sur au moins deux points. Le premier est que l’historien partage l’univers diégétique de son récit puisqu’il se trouve dans la « réalité ». Il ne peut donc pas faire de focalisation interne, tandis que l’auteur du roman historique, ne se trouvant pas dans la même « réalité » que ses personnages, peut utiliser la focalisation interne. Le second est que le référent de l’historien est le « vrai ». Il fait la promesse, dans son pacte avec le lecteur, au début du récit, que ce qu’il dit est la réalité et renvoie uniquement au « vrai ». Le roman historique, de son côté, ne peut formuler un tel pacte avec son lecteur. Ces divergences font que le récit fictionnel ne peut prétendre à dire le vrai, comme le fait celui l’historien. À défaut de prétendre à la vérité, il est toutefois en mesure de *suggérer* cette dernière à son lecteur. La *suggestion* fonctionnerait à l’aide d’un élément dont la charge historique est reconnue par le lecteur. Celle-ci n’est pas dans le texte, mais le récit en appelle à la connaissance du lecteur pour faire le pont entre la charge historique du roman et le réel.

Le roman historique, à l’aide d’indices accessibles, communs, facilite le repérage d’une *suggestion* par son lecteur, qui pourra alors percevoir la *résonance* de la charge historique de l’élément et ainsi réaliser qu’il est en mesure de connaître l’objet historique présent dans le récit. La *suggestion*, de cette façon, en vient à éviter l’impossibilité de *dire* la vérité. Le roman historique, s’il parvient à délivrer un indice suffisamment efficace pour que sa charge historique *résonne* chez le lecteur, montre à ce dernier qu’il détient déjà le savoir

nécessaire pour valider la vérité énoncée dans le texte. La validation de celle-ci est donc produite non pas grâce un référent qui renverrait au vrai comme peut le faire l'historien, mais grâce à la capacité du récit à faire *reconnaitre*.

C'est pour cela que le roman historique peut être considéré comme dépendant de la compétence encyclopédique de son lecteur. Cette compétence, décrite par Kerbat-Orecchioni dans *L'implicite*, peut être vue comme :

un vaste réservoir d'informations extra-énonciatives portant sur le contexte ; ensemble de savoirs et de croyances, système de représentation, interprétations et évaluations de l'univers référentiel. (Kerbrat-Orecchioni, 1986 : 162)

Le lecteur use de sa compétence encyclopédique pour interpréter les informations que le texte lui fournit. C'est grâce à son réservoir d'informations qu'il parvient à lire le récit et à se représenter, à l'aide de ce qu'il sait déjà, les images que cherche à faire naître le récit. Lorsque le texte installe ces divers indices visant à faire *résonner* leur charge historique chez son lecteur, c'est directement dans son réservoir d'informations que celui-ci va puiser pour les authentifier. Le lieu, le contexte, le temps, voire les noms employés par le roman historique pour *suggérer* la vérité historique à son lecteur sont autant d'indices mis à sa portée pour atteindre le contenu de son réservoir. Néanmoins, la *suggestion*, du fait de sa dépendance aux contenus du réservoir d'information de son lecteur, fonctionne principalement, comme l'indique López, grâce aux connaissances collectives. En effet, la compétence encyclopédique inclut les informations que le roman historique doit exploiter pour faire *résonner* sa charge historique, mais, pour que l'indice atteigne le lecteur, le roman

doit parier sur les connaissances de celui-ci, ou cibler les éléments les plus à même d'être connus de tous.

Puisque le roman historique illustre le passé, soit un univers séparé en temps et parfois en espace de celui du lecteur contemporain, le réservoir d'informations de celui-ci s'éloigne des connaissances du monde décrit dans le récit. La mémoire collective que le texte peut exploiter pour *suggérer* le passé appartient alors au présent. En soi, pour présenter le passé, le récit se sert du présent.

La conception contemporaine du lecteur sur son monde, si on se fie aux travaux du philosophe David Lewis sur les mondes contrefactuels, est la base sur laquelle l'on s'appuie lorsqu'on imagine une contrefaçon de la réalité<sup>3</sup>. En partant de cette théorie, Marie-Laure Ryan, dans son article intitulé « Fiction, non-factuals and the principle of minimal departure », suggère l'approche de l'écart minimal pour expliquer la construction du monde d'une fiction. Elle dit que :

nous reconstruisons le monde d'une fiction [...] comme étant le plus proche possible de la réalité que nous connaissons. Cela signifie que nous allons projeter sur le monde de l'énoncé tout ce que nous connaissons à propos du monde réel, et que nous faisons des ajustements uniquement lorsque nous ne pouvons les éviter. (Ryan, 1980: 406)

En partant de cette théorie, il est possible de dire que les connaissances du lecteur forment l'image d'un monde semblable au sien au début du récit. Ce monde fictionnel

---

<sup>3</sup> Voir *Counterfactuals* de Lewis, David, 1973.

s'actualisera au fur et à mesure que le roman progresse, s'adaptant à ce que le texte offre comme information contradictoire par rapport à la vision initiale du monde par le lecteur. Ainsi, le roman historique, de cette façon, doit se fonder sur une architecture façonnée par l'appartenance culturelle du lecteur. Les *suggestions* du texte doivent donc émettre l'idée d'une différence d'époque, de lieux, de mœurs, d'idées ou de tous ces détails qui formeront le contexte historique du roman à son lecteur pour le transporter de ses concepts vers ceux du passé. De plus, chaque apport du récit peut conduire à une *hésitation*. Todorov, dans son *Introduction à la littérature fantastique*, étudie le comportement du lecteur lorsqu'il est confronté à un élément du récit qui le mène à une hésitation. Il affirme, à ce sujet, que « cette hésitation peut se résoudre soit pour ce qu'on admet que l'événement appartient à la réalité, soit pour ce qu'on décide qu'il est le fruit de l'imagination » (Todorov, 1970 : 165). Bien que ce propos de Todorov concerne la littérature fantastique et qu'il s'applique à des événements surnaturels, il est possible d'appliquer cette logique de l'*hésitation* à certains aspects du roman historique.

En effet, partant du principe que ce genre romanesque peut non pas *stipuler* la vérité historique, mais uniquement la *suggérer* à son lecteur, certains éléments du passé peuvent conduire ce dernier vers une *hésitation*. Elle peut concerner la véracité de l'élément qui mène au doute. Alors que ce questionnement, dans le récit fantastique, se termine par une prise de décision qui va catégoriser l'objet de l'incertitude soit dans ce qui appartient à l'imaginaire, soit dans ce qui est réel le temps de la fiction, l'*hésitation* dans le roman historique porterait sur ce qui est vrai dans la fiction et ce qui a vraiment existé dans le monde réel.

Par exemple, un récit sur la Grèce antique qui déciderait d'inclure la théorie d'Aristote sur la taille de la Terre telle qu'elle est présentée dans son *Traité du Ciel*, où il suppose que le monde mesure 400 000 stades (Aristote, 2017), pourrait mener le lecteur à hésiter. Le récit, se servant de cette théorie pour indiquer la taille de la planète, en reviendrait à *suggérer* au lecteur un élément potentiellement en désaccord avec sa culture. Dans ce cas présent, le comportement du lecteur vis-à-vis de cette information peut mener à quelques scénarios d'interprétations différents. Dans l'un d'eux, le lecteur peut se dire que, dans le récit, le monde est tel que Aristote le décrit malgré l'absurdité de l'hypothèse, puisqu'il interprète l'information comme un élément non plus historique, mais fantastique. Dans un autre scénario possible, le lecteur refuse d'adapter sa vision du monde et traite l'information pour ce qu'elle est, c'est-à-dire une théorie erronée par rapport à sa propre conception du monde. Dans ce sens, il peut être amené à considérer la croyance comme historique.

En soi, si le lecteur ne comprend pas la charge historique d'un élément, il peut *hésiter*. Ne comprenant pas que la conception du passé est ce qu'elle est : une conception, ce lecteur peut actualiser le monde du récit de sorte à correspondre à ce qui aurait dû rester une ancienne théorie. D'une interprétation à l'autre, le résultat d'une *suggestion* historique varie constamment selon la compétence encyclopédique du lecteur. Ce qu'il est en mesure de saisir de l'indice et ce qu'il en fait a comme conséquence d'affecter la portée historique du texte. Puisque le roman historique se limite à *suggérer* à son lecteur, ce sera toujours ce dernier qui décidera du résultat de l'*hésitation*.

## LECTEUR MODÈLE

Puisque *l'hésitation* est à même de faire varier l'interprétation que le lecteur fera du contenu historique du texte, la façon dont le texte transmet l'information a son importance. Le rôle du lecteur est d'actualiser le texte, ou, pour reprendre les termes du précédent chapitre, de se servir de sa compétence encyclopédique pour comprendre les référents textuels et saisir les indices historiques dans le but de se construire une représentation du récit. Il n'est donc pas simplement spectateur du récit, mais il contribue à l'élaboration de sa signification. Le contenu narratif est fait d'indices qui, sans personne pour en saisir l'idée, ne renvoient à rien. En soi, sans lecteur, le récit ne fonctionnerait pas. Celui-ci est écrit pour être actualisé.

La question du lecteur est étudiée en détail par Umberto Eco dans son essai *Lector in fabula*. L'écrivain et philosophe italien y présente un portrait de la coopération qui s'installe entre le récit et son lecteur, ainsi que de la considération qu'a le roman pour son éventuel destinataire. Il avance notamment que, puisque le texte est écrit dans l'hypothèse que quelqu'un l'actualisera, il se révèle être comme :

un tissu d'espaces blancs, d'interstices à remplir, et celui qui l'a émis prévoyait qu'ils seraient remplis et les a laissés en blanc pour deux raisons. D'abord parce qu'un texte est un mécanisme paresseux (ou économique) qui vit sur la plus-value de sens qui y est introduite par le destinataire ; et ce n'est qu'en des cas d'extrême pinaillerie, d'extrême préoccupation didactique ou d'extrême répression que le texte se complique de redondances et de spécifications ultérieures — jusqu'au cas limite où sont violées les règles conversationnelles normales. Ensuite parce que, au fur et à mesure qu'il passe de la fonction

didactique à la fonction esthétique, un texte veut laisser au lecteur l'initiative interprétative, même si en général il désire être interprété avec une marge suffisante d'univocité. Un texte veut que quelqu'un l'aide à fonctionner. (Eco, 1985 : 53)

Le texte peut ainsi être décrit comme un ensemble d'espaces vides qui cherche à être interprété par son lecteur. Tout dire explicitement reviendrait à trop dire puisqu'on presuppose que celui qui lit le récit est aussi en mesure de faire des liens entre les éléments narrés grâce à ce qu'il sait et ce qu'il est en mesure de déduire. Si une scène décrit l'entrée d'un personnage dans une pièce, le texte ne va pas décrire que le personnage marche, levant le pied droit puis le pied gauche, et ce, à répétition, jusqu'à atteindre la porte de la salle pour ensuite étirer le bras en direction de la poignée et la saisir de sa main, avant de la tirer vers lui pour enfin ouvrir la porte. Même une description aussi pénible de l'action faite par le personnage se trouve à être truffée de silences, puisque la couleur de la porte n'est pas décrite, ni la taille des pieds du personnage et encore moins celle de ses ongles. Bref, le texte ne peut tout dire, et le lecteur doit alors, si besoin est, combler ces espaces blancs à l'aide de ce qu'il est en mesure de comprendre et de ses connaissances préalables.

Eco souligne aussi que les espaces blancs ne sont pas que de l'ordre de l'économie de mots : ils sont également une façon d'offrir une liberté au lecteur. C'est à lui d'interpréter le texte et de lui donner sens. Tout comme le roman historique *suggère* plus qu'il ne dit, un texte, selon Eco, offre l'initiative interprétative à son lecteur. Cela se fait néanmoins avec une certaine visée textuelle. C'est pour cela qu'il précise que la liberté offerte au lecteur se trouve dans une marge prévue par le texte. C'est aussi pour cela que Eco étudie la question

du lecteur et de la manière dont l'auteur en vient à interpréter son destinataire lors de l'écriture de son texte.

Il faut prendre en considération, selon Eco, que la compétence encyclopédique du lecteur n'est pas nécessairement la même que celle de l'écrivain. Un lieu connu pour l'un ne l'est pas nécessairement pour l'autre. La divergence peut se retrouver dans la définition même des référents. En bref, lecteurs et auteurs sont séparés et contrairement à une discussion orale, où l'un peut chercher à s'adapter ou trouver d'autres moyens de communiquer, le texte se trouvant entre eux ne peut s'adapter lors de sa lecture. Il se doit alors d'être pensé pour que la lecture soit possible pour le lecteur. L'auteur doit réfléchir à des stratégies dans le but de gérer cette potentielle différence d'encyclopédie entre lui et son lectorat. Eco écrit à ce sujet que :

Pour organiser sa stratégie textuelle, un auteur doit se référer à une série de compétences [...] qui confèrent un contenu aux expressions qu'il emploie. Il doit assumer que l'ensemble des compétences auquel il se réfère est le même que celui auquel se réfère son lecteur. C'est pourquoi il prévoira un Lecteur Modèle capable de coopérer à l'actualisation textuelle de la façon dont lui, l'auteur, le pensait et capable aussi d'agir interprétativement comme lui a agi générativement. (Eco, 1985 : 56)

Ainsi, l'auteur se forme une image de son lecteur et prête à celle-ci le contenu d'une compétence encyclopédique. Grâce à ce procédé, l'écrivain peut composer son texte en fonction de ce Lecteur Modèle. Dans le cadre du roman historique, l'auteur peut réfléchir à ce lecteur théorique comme s'il était un véritable connaisseur de l'histoire de l'événement sur lequel se base son récit. De cette façon, le texte pourrait être écrit avec l'idée que les *suggestions* parviendront à tous les coups à faire *résonner* leur charge historique chez ce

lecteur. À l'inverse, l'écrivain peut songer à un Lecteur Modèle qui n'y connaît rien, ce qui le forcera à employer davantage de stratégies pour que celui-ci puisse percevoir les éléments historiques dans le récit. L'écriture du texte se fait en prenant le Lecteur Modèle en considération. Prévoir ce dernier, comme le remarque Eco, « ne signifie pas uniquement “espérer” qu'il existe, cela signifie aussi agir sur le texte de façon à le construire. » (Eco, 1985 : 57) Le Lecteur Modèle est une stratégie d'écriture. Il est « un ensemble de *conditions de succès* » (Eco, 1985 : 63) mises sur pied par l'auteur, qui doivent être accomplies pour parvenir au résultat souhaité par le récit. Néanmoins, la création de ce Lecteur Modèle doit également prendre en considération la représentation de l'auteur :

Dans la mesure où l'intention du texte est fondamentalement de produire un Lecteur Modèle capable de faire des conjectures à son propos, l'initiative du Lecteur Modèle consiste à se représenter un Auteur Modèle qui n'est pas l'auteur empirique et qui, à la fin, coïncide avec l'intention du texte. (Eco et Collini, 1996 : 59)

En effet, lors de l'établissement des diverses conditions visant à l'interprétation du texte, qui en viennent à former la stratégie d'écriture qu'est le Lecteur Modèle, l'auteur en lui-même est un élément à prendre en considération. Le lecteur empirique d'un texte, confronté aux stratégies de l'auteur, réfléchit à ce dernier et à ses techniques. Il en vient à se former un Auteur Modèle, auquel il attribue des intentions. En cherchant à interpréter le texte, il en vient à imaginer un portrait de la façon dont son créateur souhaitait qu'il le lise. De cette façon, l'auteur empirique du texte doit concevoir un Lecteur Modèle en prenant en considération l'image qu'on se fera de lui, à savoir l'Auteur Modèle.

Dans la prémissse de la rédaction d'un récit historique, par exemple, l'historien peut planifier que, du fait de son statut de chercheur, le lecteur peut conférer une autorité en la matière à l'Auteur Modèle du texte. Dans le cadre du roman historique, l'écrivain peut prendre en considération que son statut ne lui offre pas le privilège de faire croire d'emblée que ses référents renvoient au « vrai ». Il peut estimer que le lecteur empirique risque de douter, que celui-ci va se construire un Auteur Modèle qui ne détient pas le « vrai ». C'est pour cela que l'écrivain peut créer un Lecteur Modèle qui doute des informations délivrées par l'Auteur Modèle.

On peut résumer ce processus en disant que, lors de sa lecture, le lecteur interprète l'aspect sémantique du texte et actualise l'idée qu'il se fait de ce dernier. La composition de cette image dépend de ce que sa compétence encyclopédique lui permet de saisir du texte, que ce soit par sa connaissance de la langue, des références présentes dans le texte ou par l'idée qu'il se fait de l'auteur. Puisqu'un texte est linéaire dans sa lecture, le lecteur actualise l'image au fur et à mesure que des informations sont ajoutées par le récit. Il réfléchit à un Auteur Modèle et lui prête des intentions d'écritures, des stratégies propres, voire des excuses pour avoir commis une bêtise dans le texte. Par exemple, un lecteur contemporain qui découvre un texte d'Aristote pourra lui pardonner sa théorie, aujourd'hui jugée comme erronée, sur la superficie de la planète. Lors de sa lecture, un tel lecteur peut comprendre que les moyens à la disposition de la science sont inéquivalents entre un philosophe de la Grèce antique et un scientifique d'aujourd'hui. De son côté, l'auteur empirique rédige son texte en fonction d'un Lecteur Modèle, qui prend la forme d'un ensemble de connaissances requis pour l'actualisation du récit souhaitée par l'auteur. En partant de ce concept, il est possible

de dire qu'un auteur est dans la capacité de réfléchir à plusieurs lecteurs modèles pour son roman. Ses stratégies peuvent être mises en place pour qu'un Lecteur Modèle dont les compétences sur l'histoire de la Seconde Guerre mondiale sont limitées parvienne à une certaine actualisation du texte tandis qu'un Lecteur Modèle expert en la matière parviendrait à une actualisation différente.

## LA COOPÉRATION

L’élaboration d’un texte rédigé en fonction d’un Lecteur Modèle amène donc l’auteur à réfléchir à des stratégies qui orienteraient l’actualisation du texte vers une représentation souhaitée. Pour cela, l’auteur peut se fier au fait que le texte a besoin du lecteur pour fonctionner, comme Eco le postule. Le texte est écrit de sorte à être actualisé en une représentation narrative et le lecteur actualise le texte en une représentation rendue possible par sa compréhension. Une coopération s’installe donc entre le récit et le lecteur. Dans *Lector in fabula*, Eco identifie plusieurs de ces moyens coopératifs. Il cible la capacité du lecteur à suivre la logique mise en place dans le texte : grâce aux *règles de co-référence*, le lecteur comprend, devant un pronom, par exemple, que celui-ci renvoie au personnage vu précédemment dans le texte. Eco mentionne également la notion d’*hypercodage rhétorique et stylistique*, qui définit les usages de codes préétablis que le lecteur possède grâce à sa compétence encyclopédique. Si la situation présente, pour reprendre l’exemple d’Eco, un homme et une femme mariés, sans toutefois préciser qu’ils sont mariés ensemble, le lecteur, dans sa connaissance des codes, peut assumer qu’ils sont bel et bien mariés ensemble. Le lecteur comblera le vide laissé par l’auteur au sujet de ce lien entre les deux personnages grâce à ses connaissances et à ce que la situation laisse entendre dans le récit.

Néanmoins, par rapport à un roman historique, ce sont les *inférences de scénarios* qui, à titre de moyens coopératifs, auront le plus d’importance lors de la rédaction. Elles peuvent être décrites comme des suggestions stéréotypiques auxquelles un référent renvoie.

La mention d'un lieu dans un texte, par exemple, invite le lecteur à déployer ces connaissances sur ce qui peut se passer dans ce lieu. Si un personnage se rend aux toilettes, sans davantage d'informations, le lecteur pourra s'imaginer ce qui se passe aux toilettes par rapport aux scénarios qu'il connaît. Une partie du récit s'écrit dans la tête du lecteur, en l'absence de précisions textuelles sur ce qui se passe réellement. L'auteur invite son lecteur à puiser dans les possibles scénarios qu'engendre l'action de se rendre dans cette pièce précise. Ainsi, les inférences de scénarios peuvent être vues comme des événements ou des actions déjà encryptés auxquels l'auteur peut faire appel.

Les inférences de scénarios sont divisées en deux catégories par Eco. Il y a, d'une part, les scénarios communs. Ceux-ci concernent les scénarios connus du lecteur par l'intermédiaire de stéréotypes agglutinés autour du référent. Les connaissances du lecteur sont alors sollicitées par rapport à des événements qui lui sont connus, et sont enfouies dans sa compétence encyclopédique. Si le lecteur est en mesure d'imaginer un scénario lorsqu'un personnage se rend aux toilettes, c'est parce que ce scénario lui est connu. Pour prendre un second exemple, si le texte décrit un étudiant qui lève sa main en classe, le lecteur, d'après ses connaissances de la vie étudiante, peut comprendre que le personnage a une question à poser, que l'enseignant va lui donner la parole et va répondre à sa question, etc. Un détail va, de cette façon, suggérer au lecteur une suite d'actions logiques propre à un scénario commun. Lever la main, dans ce scénario, enclenche la suite de réactions décrites grâce à l'environnement. Le scénario pourrait être nommé comme : un étudiant qui lève sa main dans une salle de classe. Le même geste, donc le même référent, sollicitera d'autres scénarios si un élément est changé. Si on se retrouve dans un aéroport, l'étudiant qui lève sa main n'a

sans doute plus de questions à poser à son professeur, mais cherche plutôt à se faire voir par quelqu'un dans la foule. Il s'agit ici d'un second scénario possiblement déjà connu du lecteur. Dans les deux cas, le geste de lever la main permet au lecteur de déployer un scénario commun.

Il y a, d'autre part, les scénarios intertextuels. Alors que les scénarios communs mettent à contribution des déroulements actionnels propres à une culture donnée, les scénarios intertextuels exploitent des schémas narratifs issus de la fiction. Par exemple, un habitué des récits de *fantasy* s'étonnera peut-être lorsque son roman historique de la Guerre d'indépendance américaine révélera que les menaçants dragons verts sont en fait des troupes d'élite et non pas des lézards volants cracheurs de feu, s'il connaît davantage les clichés de la *fantasy* que l'événement historique décrit par le récit. Également, ce lecteur de *fantasy* ne sera guère surpris de voir, dans un récit, un peuple de Nains habitant les montagnes s'il connaît déjà ce stéréotype introduit dans *Le Seigneur des Anneaux* ; en revanche, un lecteur qui ne connaît pas le genre de la *fantasy* ne comprendrait pas immédiatement ce qu'est la race des Nains, ni en quoi ce peuple diffère des humains atteints de nanisme. D'un autre côté, il se peut que ce soit l'habitué de la *fantasy* et des récits de Tolkien qui sera confus lorsqu'il lira des textes en lien avec l'univers de *The Elder Scroll*, où le peuple des Nains réside certes sous terre, mais est en fait constitué d'Elfes bien loin d'être de petite taille.

Il est maintenant possible de mettre en relation la conceptualisation de la *suggestion* dans le roman historique et les définitions des scénarios communs ou intertextuels de Eco. L'objet du texte qui emmagasine une charge historique est en fait un élément qui se rattache

à un scénario possiblement connu du lecteur. La *suggestion* n'est autre qu'une stratégie mise en place par le texte pour permettre au lecteur de remarquer qu'il connaît le scénario, et qu'il est donc en mesure de se rappeler l'objet historique. La *résonance*, finalement, équivaut à ce moment où le lecteur réalise qu'il connaît le référent et l'éventuel scénario qui s'y rattache. La connaissance du lecteur au sujet de l'élément dépendra alors du savoir qu'il a acquis culturellement ou individuellement. Le lecteur ne s'est peut-être jamais informé sur certains objets historiques, tel que le drakkar, mais en possède une représentation relativement détaillée grâce à la culture dans laquelle il a grandi. Un Occidental peut s'être fait l'image d'un groupe de Vikings à bord d'un drakkar, en train de ramer en direction d'un pillage. Il peut voir la structure du drakkar, avec sa voile, ses boucliers sur le côté et ses deux proues. En revanche, pour un Scandinave, le drakkar pourrait ne rien vouloir dire, puisqu'il s'agit d'un mot donné par les Européens aux navires des Vikings, alors que ces derniers possédaient en fait plusieurs types de bâtiments différents. L'encodage entourant le référent varie, et ce, en fonction de la compétence encyclopédique du lecteur et des circonstances de formation de son réservoir de connaissance.

Ainsi, en partant de l'idée que les *suggestions* historiques mises en relief par le texte sont en fait des inférences de scénarios communs et intertextuels spécifiques au domaine de l'histoire d'un sujet, les stratégies d'écritures mises en œuvre par l'auteur lors de la conception de son roman historique peuvent se focaliser sur la question de la transmission de ces scénarios. Pour cela, il est possible d'ajouter les observations de Jean-Louis Dufays aux définitions de Eco.

Dans son ouvrage *Stéréotype et lecture*, Jean-Louis Dufays définit le référent comme « des ensembles cohérents d’entités extralinguistiques » (Dufays, 2010 : 67). Ces entités dépendent d’une *cohérence*, à savoir des « relations *exophoriques* qui s’établissent entre les éléments de l’énoncé et des entités extérieures » (Dufays, 2010 : 68). Un lien s’établit entre les multiples éléments, créant ainsi le référent. Lors de sa lecture, le lecteur emploiera sa conception du référent, à moins que le texte ne lui ait fourni d’autres éléments à greffer sur ce dernier. La façon dont le texte propose ce référent, en effet, peut en faire varier les éléments, de sorte à en offrir une *cohérence* différente. Comme le dit Todorov, « si le chiffre trois doit symboliser quelque chose, ce n’est pas parce que trois évoque ceci ou cela dans la mémoire de tous les lecteurs, mais parce qu’il apparaît dans tels contextes particuliers, au sein même de l’œuvre qu’on est en train d’interpréter » (Todorov, 2016 : 63).

C’est pour cette raison que l’auteur doit réfléchir aux moyens de coopération interprétative entre les référents du texte et l’encyclopédie de son lecteur, afin de guider ce dernier dans l’interprétation du texte. Ces référents proposés par le texte et qui ne sont pas de l’ordre des propositions purement linguistiques se scindent, chez Dufays, en deux catégories : les scénarios en lien avec le milieu socioculturel et ceux en lien avec la culture littéraire. L’approche est donc la même que celle d’Eco, mais Dufays, pour sa part, suggère une division de ces deux branches en de multiples sous-catégories.

Pour ce qui est des *référents socioculturels*, les ensembles d’éléments qui en viennent à former un objet cohérent peuvent être de l’ordre de l’*action* courante. Si un personnage accomplit l’action de manger une salade, l’auteur n’a pas à décrire l’action en détail puisqu’il

peut se douter que son lecteur connaît ce scénario. Néanmoins, s'il écrit pour un Lecteur Modèle occidental, le code de l'action de manger impliquera une fourchette, un couteau ou une cuillère. Si tel n'est pas la volonté de l'auteur, il devra préciser l'outil. Viennent ensuite les *référents descriptifs*. Il s'agit là d'une cohérence d'éléments générée par la description statique et vérifiable d'un référent. Mentionner un personnage et son âge, c'est suggérer au lecteur un certain ensemble d'éléments en lien avec le personnage. Dire qu'un personnage est vieux peut laisser entendre qu'il a des rides et des cheveux blancs, selon la description des personnes âgées que le lecteur a en tête. Les *référents d'actions* et de *descriptions* forment, selon Dufays, la base de la communication entre le texte et son lecteur. S'ajoute à cette base la sous-catégorie de la *référenciation externe*. Il s'agit là de ce qui renvoie à l'extérieur du texte à l'aide de référents socioculturels, comme la Tour Eiffel, qui rappelle Paris, la France et ses habitants, et ainsi de suite. On pourrait ainsi dire que les *référents socioculturels* servent à communiquer l'action, la description et le décor du récit aux lecteurs qui partagent une culture semblable à l'auteur.

Suivent les *référents intertextuels*, qui sont de l'ordre des connaissances acquises à l'aide de la littérature et de ses usages. Dufays souligne notamment la connaissance des conventions et des stéréotypes propres aux différents genres littéraires (Dufays, 2010 : 78). Pour prendre exemple sur le roman historique, ce savoir quant à la structure d'un genre aiderait le lecteur à comprendre qu'il s'agit d'un texte historique, de le différencier d'une uchronie ainsi que, si l'historicité du texte n'est qu'un décor, d'identifier un possible sous-genre comme le roman policier ou épique. La connaissance des conventions permet au lecteur

de savoir à quoi s'attendre, et, dans un autre sens, permet à l'auteur de savoir avec quoi le lecteur est familier par rapport à un genre littéraire.

L'intertextualité peut soulever un autre questionnement chez l'auteur au sujet de son lecteur. En plus des compétences de ce dernier, il doit aussi réfléchir à son comportement. En effet, le texte invite son lecteur à actualiser son contenu grâce à ses compétences encyclopédiques et par l'intermédiaire des différents codes qu'il connaît, mais le comportement de ce lecteur peut varier. Ce comportement peut être étudié grâce à la notion de sollicitation du lecteur présentée par Samoyault dans *L'intertextualité : Mémoire de la littérature*. Selon Samoyault, « le lecteur est sollicité par l'intertexte sur quatre plans : sa mémoire, sa culture, son inventivité interprétative et son esprit ludique » (Samoyault, 2001 : 68). Si Eco traite de la mémoire et de la culture du lecteur grâce à la notion de compétence encyclopédique, l'inventivité interprétative et l'esprit ludique du lecteur mentionnés par Samoyault se focalisent sur l'interaction entre le lecteur et l'intertexte. On peut prendre pour exemple certains référents historiques que le lecteur peut repérer non seulement grâce à sa compétence encyclopédique, mais également par son désir d'approfondir le texte, sa manière de jouer avec lui. Si le lecteur rencontre le nom d'un personnage méconnu, il pourrait tenter de se lancer dans une recherche de sources externes pour apprendre qui est ce personnage, s'il a véritablement existé, ou, à l'inverse, décider qu'il ne s'agit que d'un personnage de fiction. C'est au lecteur de décider de ce qu'il fait, des limites de son jeu avec le texte. Il peut percevoir l'intertexte sans toutefois en connaître la source, tout comme il peut ignorer complètement sa présence. Peu importe le comportement du lecteur vis-à-vis de la référence,

il finira par actualiser le contenu du récit d'une façon ou d'une autre, comprenant ou non la présence d'un intertexte.

## FABULA

En réfléchissant aux compétences de son lecteur modèle, tout comme à sa façon de comprendre le texte, l'écrivain parvient à se faire une idée de ce que son texte pourrait transmettre à son lecteur hypothétique. Il n'aura sans doute pas l'occasion de composer un récit que son lecteur empirique actualisera précisément comme il le souhaite ; mais, du moins, la réflexion sur les différents éléments qu'il suggère dans son texte et la façon dont ils s'actualisent lui permettent de songer à l'orientation que prendrait la lecture.

Comme l'indique Van Dijk dans son article « Semantic Macro-Structures and Knowledge Frames in Discourse Compréhension », le discours se compose de multiples microstructures, soit des propositions textuelles, qui en viennent à former une macrostructure mettant en relation l'ensemble des propositions pour ainsi former l'image structurée d'une séquence de microstructures (Van Dijk, 1977). Le lecteur, lors de son processus d'actualisation du texte, découvre les propositions de ce dernier, les met en relation et forme une représentation construite à l'aide des éléments qui lui sont présentés. La compréhension qu'aura le lecteur de ces macropropositions, ainsi que la structure qu'il donnera au texte en fonction de ceux-ci, variant selon l'importance accordée à un événement, un personnage, voire un détail, plus qu'à un autre, composeront ce que Eco appelle la *fabula*. Pour Eco, la *fabula*, « c'est le schéma fondamental de la narration, la logique des actions et la syntaxe des personnages, le cours des événements ordonné temporellement. » (Eco, 1985 : 104) en opposition avec le « sujet », qui est « l'histoire telle qu'elle est effectivement racontée, telle

qu'elle apparaît en surface, avec ses décalages temporels, ses sauts en avant et en arrière [...], ses descriptions, ses digressions, ses réflexions entre parenthèses. » (Eco, 1985 : 104)

La lecture se fait nécessairement à partir du sujet — c'est-à-dire du texte tel qu'il se présente linéairement au lecteur, et qui offre de nouvelles informations au fur et à mesure de sa progression. Ces propositions du texte sont actualisées par le lecteur. Elles peuvent ensuite rejoindre, dans l'esprit du lecteur, les propositions précédemment actualisées pour former une macrostructure. Le lecteur peut, grâce à ces ensembles de propositions, se construire mentalement la *fabula*. Or, le lecteur ne fait pas que construire mentalement la *fabula* sur la base des informations qu'il reçoit et traite. En effet, à partir de cette construction, le lecteur peut essayer de deviner la suite du déroulement de l'histoire. En d'autres mots, il forme des hypothèses prédictives sur la suite des événements. Ces hypothèses prédictives, qu'Eco nomme « promenades inférentielles », s'élaborent avec les informations que délivre le texte. La *fabula* dépendra donc de ce que le lecteur s'imagine de l'histoire. Les promenades inférentielles dépendent de ce que le lecteur est à même de penser du texte à l'aide des macrostructures qu'il a été amené à actualiser. C'est grâce aux propositions linéaires du texte que le lecteur peut se former une hypothèse quant à la progression de celui-ci.

Pour mettre cela en relation avec un récit historique fictionnel, observons comment, dans le film *Inglourious Basterds* de Tarantino sorti en 2009, une *suggestion* chargée de référents historiques est à même d'être actualisée de plusieurs façons selon les connaissances du lecteur, et, de ce fait, de conduire ce dernier vers une promenade inférentielle divergente de celle d'autres lecteurs. Le récit se déroule dans une France occupée par les Nazis lors de

la Deuxième Guerre mondiale. Un commando composé de juifs se venge de l'oppression nazie en menant une guerre d'embuscades contre leurs belligérants, jusqu'à ce que le groupe soit contacté par un agent britannique et une espionne allemande pour mener à bien une mission d'infiltration qui permettrait d'éradiquer plusieurs dignitaires nazis. Le film présente également en parallèle le récit d'une juive propriétaire de salles de cinéma qui a survécu à une rafle des S.S. lors de sa jeunesse. Elle apprend que la projection d'un film mettant en scène les hauts faits d'un soldat allemand aura lieu dans son établissement et que plusieurs nazis de haut rang seront présents. Elle prévoit alors d'incendier la salle lors de la projection. Ces deux récits s'entremêlent au moment du dénouement : le commando des bâtards ainsi que la propriétaire du cinéma exécutent leur plan et, par un concours de circonstances, parviennent à tuer Hitler qui assistait au film. Comme le rapporte Éric Dufour, philosophe français qui parle du film de Tarantino dans son ouvrage *Le Cinéma de science-fiction*, *Inglourious Basterds* se veut être une uchronie (Dufour, 2011 : 164) qui comprend et adapte des éléments à la fois de l'histoire de la Deuxième Guerre mondiale, mais également de l'histoire du cinéma. Ces deux sources dont Tarantino se sert pour bâtir son récit forment deux champs de connaissances que le spectateur sera amené à exploiter pour actualiser les propositions du long-métrage. Dans une scène en particulier, les deux sources historiques se rejoignent et chacune d'elles permet au spectateur d'obtenir une information qui dévoile la conclusion de l'action.

Le commando des bâtards doit protéger un lieutenant de l'armée britannique lors de sa rencontre avec une espionne. Le rendez-vous est donné dans une taverne en sol occupé. Le lieu devait être vide, mais un groupe de soldats nazis est aller y festoyer. La situation est

tendue puisque le commando et l'agent britannique doivent échanger leurs informations tout en se faisant passer pour des nazis haut gradés lors de leur rencontre avec l'espionne, une actrice allemande populaire. Au courant de la soirée, un officier nazi s'invite à leur table et discute cinéma avec le groupe. Il ne reconnaît pas l'accent du Britannique et ne comprend d'ailleurs pas pourquoi il rencontre l'actrice allemande, mais ce dernier invente une histoire comme quoi il est également lié au monde du cinéma et qu'il vient d'un lieu méconnu de l'Allemagne. Toutefois, ce n'est qu'après que l'Anglais a levé la main pour commander trois verres que l'officier nazi démasque l'officier britannique. S'ensuit une fusillade qui mène à la mort de tous les gens dans la salle, excepté l'espionne, qui révèlera dans une scène suivante ce qui a causé l'échec de la mission : la façon dont le Britannique a commandé les verres, puisqu'en Allemagne la façon de symboliser le chiffre trois avec sa main est différente de la façon anglaise.

Cette scène comprend trois niveaux de lecture différents, en fonction des connaissances du spectateur. L'un est celui de l'ignorant, qui, sans les connaissances culturelles et historiques, ne peut saisir l'importance du signe de la main de l'officier. Le deuxième, quant à lui, est celui du connaisseur, qui parvient à reconnaître le signe et la manière dont cela trahit le Britannique avant que l'espionne l'explique plus tard dans le film. En ce qui a trait au troisième niveau de lecture, il s'agit de celui du connaisseur en histoire du cinéma, qui constate que les sources citées par l'Anglais ne font aucun sens tandis que l'Allemand parle en expert. Ces trois lectures différentes d'une même scène, en fonction de la compétence encyclopédique du lecteur, font que la scène peut être vue de trois façons différentes. Celle où on découvre en même temps que l'Anglais qu'il a été démasqué, celle

où on repère un indice comme quoi la supercherie a été révélée ainsi que celle où l'on sait que le Britannique est découvert depuis qu'il a parlé de cinéma.

## LE ROMAN HISTORIQUE

Les observations sur la façon de transmettre des éléments historiques d'un roman permettent de distinguer le roman historique d'un autre genre, toujours à défaut de le définir clairement. Cette distinction n'est pas tant au niveau de la transmission même du récit puisque le roman historique se communique, comme tous les textes, par l'intermédiaire du langage. Il n'y a pas nécessairement de différence entre sa forme narrative et celle du roman policier ou de science-fiction. Chaque texte est amené à transmettre, page par page, les informations qui composent les macrostructures du récit. Qu'il s'agisse d'un texte de *fantasy* ou d'horreur, le lecteur composera une *fabula* et sera amené à faire des promenades inférentielles. La différence, si différence il y a, serait sa frontière avec le réel. Lorsque le lecteur débute le récit, avec l'image de son monde, construite à l'aide de sa compétence encyclopédique et prêt à actualiser la structure et les règles de son univers, il est prêt, en soi, à changer moult éléments pour s'adapter aux concepts d'un récit de *fantasy*, mais pour ce qui est du roman historique, la proximité qu'il a avec l'univers en vient à altérer la possible actualisation. Le décalage entre le monde de la fiction et le monde réel est moins conséquent que dans la *fantasy*, mais tout aussi nécessaire à prendre en considération lors de la lecture. Le lecteur du roman historique peut connaître davantage l'histoire représentée par le texte que son auteur et se former une *fabula* plus précise que ce que l'auteur aurait pu l'imaginer. Ce même lecteur peut également comprendre les erreurs historiques et les pardonner à son Auteur Modèle, sachant qu'il connaît sans doute davantage le contexte que celui-ci. Un

lecteur qui s'y connaît sans toutefois prétendre au titre d'expert en la matière saisirait les éléments de l'histoire employés par le roman historique et actualiserait sa *fabula* de son mieux. Toutefois, le lecteur ignorant n'aura pas cette faculté. À l'inverse du roman de *fantasy*, qui bâtit son monde, la fiction historique cherche à faire reconnaître grâce à ses *suggestions*.

Le roman historique diffère dans sa volonté d'être historique pour son lecteur. Si l'on prend exemple d'un lecteur qui ignore tout de l'histoire racontée par le texte, sa compétence encyclopédique serait trop limitée pour *reconnaitre* les éléments historiques, mais il actualiserait tout de même le récit et finirait par se faire l'idée d'une *fabula*. Cependant, cette dernière serait loin de ce que l'auteur souhaitait initialement. Avec la limite qu'est la *suggestion*, qui ne permet de dire l'objet, mais contribue plutôt à guider le lecteur vers celui-ci, le roman historique est amené à prendre de multiples éléments possédant une charge historique dans l'optique d'en faire *résonner* le savoir chez le lecteur. Si le lecteur *reconnait* la charge historique d'un de ces objets, la référence du texte peut alors être comprise et validée par le lecteur, puisqu'il a, comme Dufays l'a indiqué, en sa possession les éléments requis pour structurer la cohérence du sujet.

Peut-être que le roman historique suggéré par Lukács est la véritable forme du genre, ou peut-être n'est-ce finalement qu'un roman réaliste dans lequel l'auteur veut insérer l'illusion historique. La fonction de partager le passé est ce qui rapproche les définitions de Lukács et de l'Historical Novel Society. C'est cette volonté d'offrir un aspect historique qui mène l'auteur à *suggérer* et à penser à son lecteur. Dans le but que l'histoire de son objet soit

actualisée dans la *fabula* de son lecteur potentiel, l'écrivain peut créer plusieurs Lecteurs Modèles, en guise de stratégie. Le roman historique se distinguerait par l'importance attribuée par l'auteur à la visibilité de l'aspect historique. Néanmoins, la *suggestion* est-elle unique au roman historique ou tous les romans font-ils finalement appel à des éléments historiques ? Un film de Tarantino renvoie toujours à l'histoire du cinéma, offrant des pistes de lecture différentes, sans être pour autant un récit historique. Un roman de *fantasy* renvoie à l'histoire du genre, et la mythologie renvoie à l'histoire de la mythologie. Les champs de connaissance du lecteur font qu'un texte peut sembler historique pour lui, si c'est ce à quoi sa *fabula* le conduit à croire.

## NOTE D'ÉCRITURE

Mes recherches au sujet du roman historique ainsi que ma lecture d'Umberto Eco ont influencé la rédaction de ma création littéraire par rapport aux stratégies employées pour transmettre les éléments historiques du récit. L'écriture de ce court roman s'accompagnait d'un défi lié à la contrainte d'espace. Plusieurs récits historiques fictionnels s'étalent sur plusieurs centaines de pages, comme les *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar ou les récits en multiples volumes de Ken Follett. *L'Épopée d'un Varègue*, dans le format de ce mémoire, se devait de faire moins d'une centaine de pages, ce qui limite le nombre de suggestions possibles. Là où Robert Lyndon peut décrire, en plusieurs pages, les armures des mercenaires au service de l'Empire byzantin dans *Le Feu divin* ainsi que le fonctionnement des technologies militaires découvertes par les Grecs, mon récit, qui se déroule quelques années avant le sien, n'a pas cette possibilité.

C'est ce défi de transmission que représente à la fois la narration du sujet historique et la façon concise dont le récit devra être raconté au lecteur qui a orienté la première partie de ce mémoire. Ce segment théorique a servi à explorer ce qui rend la narration du roman historique particulière, mais surtout à analyser la création d'un Lecteur Modèle. Pendant l'écriture de *L'Épopée d'un Varègue*, il m'a donc fallu imaginer un lecteur hypothétique qui ne connaît rien de l'époque dans laquelle se déroule l'action du récit, ni les lieux dans lesquels les personnages gravitent, voire leurs cultures. Il m'a fallu réfléchir à ce qui devait être partagé à ce lecteur pour l'orienter dans sa lecture et aux stratégies à mettre en place pour y

arriver. Avec l'idée que mon roman historique fictionnel ne peut dire le « vrai » explicitement, il m'a fallu prendre conscience de ce que mon récit allait *suggérer* à ce lecteur et comment cela allait *résonner* en lui. Le récit en vient alors à incorporer à même la narration la tâche de présenter les actions d'un Scandinave dans une terre potentiellement inconnue de son lectorat. L'idée de reléguer la narration du récit de Thorir, le personnage principal de *L'Épopée d'un Varègue*, à un narrateur intradiégétique qui doit raconter les aventures du Viking à un public méconnaissant des lieux où se déroule l'histoire provient directement de cette problématique. Là où la compétence encyclopédique du Lecteur Modèle ne suffit pas à créer une cohérence entre les divers éléments *suggérés* par le texte, celle des personnages qui écoutent le récit du narrateur se retrouvent potentiellement dans la même situation. Le récit n'écarte toutefois pas le possible lecteur qui connaît les événements et les lieux décrits dans le roman. Les déformations de certains éléments historiques par le narrateur intradiégétique, causées par son acolyte, ont été pensées pour ce Lecteur Modèle en particulier. Cette stratégie a été mise en place pour que le lecteur connaisseur puisse observer l'écart qui se forme entre la réalité et la fiction tout en le plaçant en décalage avec l'auditoire du narrateur intradiégétique plutôt qu'à leur niveau.

En soi, la lecture d'Umberto Eco et l'approfondissement de mes connaissances par rapport aux stratégies de coopération entre le récit et le lecteur m'ont permis d'ajuster le texte pour rendre ces deux lectures possibles, tout en restant le plus fidèle au sujet historique. Ce pari se transpose dans le récit, dans ses personnages, puisque, comme on l'a dit, l'auditoire du narrateur intradiégétique est à l'image du Lecteur Modèle ignorant. Le conteur, lui, prend la place de l'écrivain qui se doit de trouver une stratégie pour transmettre l'histoire, tandis

que l'acolyte joue le rôle de celui qui connaît le récit et qui peut combler les trous dans ce dernier.

# L'ÉPOPÉE D'UN VARÈGUE

## CHAPITRE I

Une voile rouge scinda l'horizon, à l'aube. Elle était gonflée par un vent de l'est, et se jumelait à la lumière qui tapissait l'eau sombre d'un jaune radieux. Le bâtiment qu'elle tirait se dissimulait dans l'embrasement de la mer et dans la clarté du jour naissant. Bientôt, la voile elle-même se laisserait engloutir par le spectacle du Soleil levant. Néanmoins, Bjorn, qui s'assoyait chaque matin sur un banc non loin de sa demeure, eut le temps d'observer le vaisseau à l'horizon. Avec toutes ses années à s'installer sur son siège dès les premières lueurs du jour, après tout ce temps à scruter le parcours des navires, il en vint à développer un œil si perçant que même la plus petite tâche ne parvenait pas à lui cacher ces détails. S'il se trouvait quelque part sur les eaux un vaisseau qui correspondait à celui qu'il cherchait du regard depuis tant d'années, il le verrait. Rien ne saurait lui faire manquer le retour de son ancienne embarcation. Du haut de sa colline surplombant sa plage, il apercevait les commerçants qui empruntaient la route vers la Rus de Kiev et ceux qui en revenaient. Il compatissait avec les navires des pêcheurs qui traversaient la mer et qui se lançaient dans une longue journée de labeur. Il en oubliait parfois le monde qui l'entourait, hypnotisé par le va-et-vient des marins.

« Toujours pas de voile bleue à l'horizon ? »

Bjorn sursauta en entendant la voix de son fils, le dernier de ses enfants encore dans sa demeure. Le vieil homme le reconnut à son ton acerbe. Svern essayait tant bien que mal de dissimuler ses sentiments envers son père, mais son intonation ne cessait de le trahir.

« Non, seulement une rouge et les pêcheurs habituels, pour l'instant. Pars sans moi, je te rejoindrai quand mes os le voudront bien. »

Svern continua son chemin vers la plaine, où un troupeau de moutons attendait son berger. En cours de route, il jeta un rapide coup d'œil vers la mer, sans voir le moindre indice qui suggérait la présence d'un bateau, et encore moins d'une voile rouge. Il secoua la tête, puis se concentra de nouveau sur son trajet. Bjorn, quant à lui, essaya de repérer à nouveau le vaisseau, mais le soleil avait cessé d'être la créature timide qu'il était au réveil et irradiait maintenant de toutes ses flammes. Bjorn s'aveugla presque dans son obstination. Il resta sur son siège encore un peu, le temps de maugréer contre le sort, son enfant, ses autres fils. Il allait enfin se lever, mais ce fut au tour de son petit-fils de le faire sursauter. Celui-ci bondit à ses côtés sur le banc. Malgré les taches de lumières causées par le soleil qui brouillait sa vue, Bjorn reconnut son petit-fils par son entrain.

« Qu'avons-nous sur les mers, aujourd'hui ?

— Je ne le vois plus. En fait, je ne vois plus rien actuellement, mais il y a un bateau à la voile rouge qui revient du golfe de Finlande.

— Penses-tu que Thorir a changé la couleur de la voile ?

— J'aimerais le savoir, mais dis-moi, aperçois-tu le navire dont je parlais, et où se dirige-t-il ?

— Eh bien...

— Tu le vois ?

— Oui ! Et il vient vers notre plage, je crois. Ça doit être Thorir ! »

Se pouvait-il que ce soit réellement le cas, se stupéfia Bjorn, aux dires de son petit-fils. Et il avait fallu qu'il se brûle la rétine à ce moment précis ! Il perdit de précieuses minutes à attendre que sa vision lui revienne entière, alors qu'il aurait pu préparer la maison, dépêcher la nouvelle à son fils cadet parti avec le troupeau, voire à son second fils, en Norvège !

« Tu es sûr qu'il vient par ici ?

— Je crois, oui. Tu m'as déjà montré l'itinéraire des marchands en route vers Gotland ou vers le Danemark, mais le bateau pique tout droit entre les deux, vers nous. »

Se pouvait-il que, dix ans après son départ, Thorir revienne enfin ? Il ne parvenait pas à y croire. Après tant d'années, il ne voulait pas se laisser aller à tant d'espérance ; mais, malgré sa volonté, il ne parvenait pas à empêcher son cœur de s'emballer. Revoir son fils ainé était son seul souhait depuis son départ. Il s'était imaginé un millier de fois leurs retrouvailles lors de la dernière décennie. Il rêvait de pouvoir lui dire combien il s'en voulait de l'avoir laissé partir seul, pour ensuite lui parler de ses frères, de la vie qui s'était écoulée. Il repensait à cela pour une énième fois tandis que la vue lui revenait.

Il aurait souhaité rester aveugle.

Ses espoirs de revoir Thorir débarquer de son navire marchand s'estompaient au même rythme qu'il récupérait son acuité visuelle. Il n'y avait pas de Thorir dans l'embarcation qui s'approchait de ses terres. Il s'y trouvait plutôt un groupe d'hommes bien trop armés pour se faire passer pour des marchands ou l'escorte d'un homme assez fortuné pour s'en offrir au vu de leur organisation. Non, Bjorn en était convaincu, il s'agissait d'un navire de guerriers et sa venue sur ses terres ne signifiait rien de bon.

« Je ne crois pas que ce soit Thorir, petit. De la visite, pour sûr, mais pas Thorir. Pour tout dire, je ne me sens pas à l'aise d'accueillir ces hommes seul. Va chercher Svern ! Non, rejoins-le plutôt ! Et dis-lui d'aller chercher les voisins.

— Mère est à l'intérieur, elle ne peut pas t'aider, elle ?

— Ne discute pas ! Dépêche-toi de rejoindre ton père ! »

L'enfant essaya d'ouvrir la bouche une seconde fois, mais Bjorn l'arrêta d'un geste. Le vieil homme regarda son petit-fils détaler en direction des moutons, au loin. Il se leva enfin de son banc pour avoir une meilleure vue sur le navire en approche. Il remarqua l'aigle jaune à deux têtes brodé sur la voile, mais ne sut l'associer à aucune nation, à aucun explorateur, à rien de ce qu'il connaissait. Voilà que les autres peuples, pillés par les Vikings d'antan, se lancent eux aussi dans l'aventure ! pensa Bjorn. Il pourrait rester là longtemps, debout, à observer ce navire de guerriers s'approcher de sa plage. Il en vint même à croire que cela serait pour le mieux. Il était vieux, sans trop de buts sinon d'attendre que le temps

pas, il n'avait qu'à rester là, attendre que ces brigands atteignent sa plage, et patienter, pour une dernière fois. Svern allait bientôt être averti par son fils et il comprendrait la situation. Il ne reviendrait pas avec les voisins pour défendre leurs terres. Il n'avait jamais montré d'intérêt pour celles-ci, bien qu'il héritât du lourd fardeau de succéder à son père en l'absence de Thorir, l'ainé, et du départ de Fharir, le cadet, pour la Norvège. S'il revenait ici pour combattre les pillards, cela ne serait que pour protéger sa femme. Alors, autant dire à cette dernière de prendre la fuite et rejoindre son amant, se dit Bjorn. Il sauverait davantage de vies, et il n'aurait pas à s'humilier au combat s'il agissait ainsi. Ses jeunes années où il était suffisamment fringant pour prétendre se battre contre des pillards étaient depuis longtemps révolues. Il se dirigea vers sa maison, prêt à dire à la femme de Svern d'abandonner le foyer familial, d'emporter leur maigre bourse avec elle et de se bâtrer une vie ailleurs, comme Svern le désirait tant.

Toutefois, il y avait Thorir. Sans Thorir, il aurait sans doute accepté de suivre son fils cadet en Norvège, comme sa femme l'avait fait. Il aurait très certainement vendu ses terres pour offrir à Svern l'avenir qu'il désirait vraiment. Il avait, néanmoins, promis à son fils ainé qu'il l'attendrait à son retour. Cela faisait déjà une décennie qu'il était parti. Bjorn n'avait pas vraiment espéré de le revoir un jour, mais si jamais, contre toute attente, la voile bleue du navire de Thorir traversait le golfe de la Finlande pour se diriger, comme le faisait en ce moment même le navire à la voile rouge, vers l'ancienne terre de sa famille, et que cette dernière ne s'y trouvait plus, de quoi Bjorn aurait-il l'air ? Et de quoi, songea-t-il, avait-il l'air actuellement, à offrir ses terres, sans la moindre opposition, au premier groupe de pillards venu ? Il n'y tenait pas au point de sacrifier la vie de sa famille, mais il ne saurait la

désérer maintenant qu'il repensait à Thorir. S'il devait protéger sa plage, ce n'était pas pour lui, ni pour l'héritage qu'il offrirait à Svern, mais pour que Thorir retrouve un jour les siens.

Plutôt que de le diriger vers la chambre de la femme de Svern, ses pas le menèrent devant l'âtre du foyer. Il y avait, suspendu sur la pierre, son ancienne épée et son écu. Sa lame devait être aussi rouillée que son propriétaire, mais, faute de mieux, les deux s'accommoderaient.

Alors que Bjorn s'équipait, le navire atteignit enfin la grève. Tout juste après que la coque eut frôlé le sable de la plage, les hommes se lancèrent en dehors de leur embarcation pour la hisser sur la terre. Tous s'affairaient à l'ouvrage, heureux de retrouver le plancher des vaches. Deux d'entre eux, pourtant, restaient dans l'embarcation. L'un était un combattant trapu, tapissé de cicatrices qui trahissaient son histoire. L'autre, svelte, n'avait que la barbe mal taillée pour rappeler aux autres qu'il était bien un homme. Ils regardaient tous deux d'un œil suspicieux la maison qui trônait au sommet de la colline surplombant la plage.

« Leur chaumière me semble abandonnée. Ne perdons pas plus de temps à décharger le navire et repartons ! » déclama le svelte.

Un de marins, qui entendit les propos de l'homme, ne put s'empêcher d'émettre son propre commentaire.

« Chef, après tout ce voyage, la moindre des choses, ce serait d'aller vérifier. N'écoutez pas le conseil de Skorn et allez voir. On va s'occuper du navire. »

L'homme trapu soupira. « Voilà qu'un chef se doit obéir à sa troupe. Ah, quel grand chef je suis devenu » murmura-t-il à lui-même. Il agrippa une hache qu'il accrocha à une sangle de son dos puis il fit signe au maigrichon de le suivre avant de sauter du drakkar. Peut-être apprécierait-il lui aussi le confort d'une terre qui ne tanguait pas, pensa-t-il une fois que ses pieds touchèrent le sable de la plage. Il était, néanmoins, trop tiraillé par sa mission pour savourer l'instant.

« Vous partez avec cette hache ? demanda un des marins qui tiraient le navire sur la grève.

— Je ne vais pas là-bas pour combattre, alors, oui, répondit le Viking. Oh, et ne déchargez rien du bateau en mon absence ! »

Sur ce, les deux Vikings entreprirent leur ascension vers la maison ; mais, à mi-chemin, la mauvaise humeur du chef emprisa. Il venait de voir un vieil homme sortir de la maison.

« Ah ! Si au moins cette maudite chaumière avait pris flamme avant que l'on n'arrive ! Ou que ce vieil homme avait eu son dernier souffle, mais non ! Il faut qu'il soit là, bien vivant. En plus de ça, il ose nous attendre, armes en main ! Comme si cela changerait quelque chose ! Je n'ai plus espoir, Skorn. Si au moins tu étais parvenu à convaincre le reste de la troupe !

— Il ne semble plus trop fringant. Peut-être aura-t-il le temps d'avoir un malaise d'ici à ce qu'on ait gravi cette côte. »

Mais Bjorn survécut à l'arrivée des Vikings. Il se tenait debout, prêt à échanger quelques coups avec la menace qui s'approchait tranquillement. Il entendit les derniers propos de Skorn. Offusqué, il serra davantage la poigne de son arme. S'il ne représentait aucune menace pour le colosse, à en juger sa carrure et l'immense hache attachée à son dos, il pourrait, du moins, faire regretter ses dernières paroles à ce maigrichon. Il s'apprêta à lever sa lame pour défier l'insolent, mais ce dernier vit le geste venir.

« Détendez-vous ! fit Skorn à l'intention de Bjorn. Nous n'avons aucune mauvaise intention, bien au contraire !

— Alors que me voulez-vous ? demanda le vieil homme qui ne desserrait toujours pas la poignée de son épée.

— Êtes-vous Bjorn Thorsen ? »

Il eut un moment d'hésitation. Bjorn restait circonspect. Se devait-il toujours de craindre pour sa vie ? Fallait-il relâcher la pression ? Il était si près de la fin, il l'avait même acceptée. Le colosse répéta sa question, mais l'esprit de Bjorn s'égarait. Il revint à lui lorsque Skorn se rapprocha de lui.

« Que lui voulez-vous, à ce Bjorn ? fit-il, en pointant le bout de sa lame en direction de l'homme.

— Nous devons lui transmettre un message de la part de son fils, annonça le chef à la place de son second.

— Il est arrivé quelque chose à Fharir ?

— Non, c'est Thorir qui nous envoie. »

## CHAPITRE II

Ils s'installèrent dans la grande salle. Après plus d'une décennie à voguer sur les mers et à combattre sur des terres étrangères, les deux Vikings redécouvrirent avec nostalgie ce qu'était une demeure scandinave. Pendant leurs aventures, le luxe des maisons de pierre et d'argile l'emporta sur l'inconfort des maisons de bois qu'ils avaient connues dans leurs jeunes années en Norvège ainsi qu'à Kiev. Pourtant, une fois la porte de la grande salle franchie, ils découvrirent que ni la pierre ni l'argile n'avaient vraiment remplacé l'atmosphère dans laquelle ils avaient grandi, des années auparavant. Ce qui ressemblait à une chaumière, de l'extérieur, se transforma en un manoir qui ne craignait rien de la comparaison avec les diverses garnisons dans lesquelles ils avaient résidé par le passé. L'odeur âcre de la fumée qui se répandait entre les quatre murs de la pièce fit renaitre des souvenirs au chef de l'expédition tandis que l'arôme du pain frais titillait les narines de son bras droit. L'espace dans lequel ils se trouvaient paraissait si grand malgré la taille de la maison ! Les chambres chargées de casernes et les coques bondées des navires les avaient habitués à se mouvoir dans de si petits espaces que l'immensité de la pièce semblait anormale. Le chef Viking, bouleversé, leva les yeux. Il n'y avait pas de plafond ! Ou, du moins, il se cachait en hauteur. Là où les maisons dans lesquelles il avait résidé durant toutes ses années à voyager dans le sud installaient un deuxième étage, la demeure de Bjorn, comme celle de moult autres Scandinaves, s'élevait en hauteur, sans toutefois exploiter tout cet espace. Le Viking ne distinguait pas les arrêtes du plafond à quelques mètres au-dessus de

lui. L'épaisse fumée qui s'accumulait déjà brouillaient sa vue. Il ne vit que la danse des faisceaux de lumières qui traversaient les planches et qui illuminaien la poussière volatile. S'il n'avait pas le poids de sa mission sur ses épaules, il se serait volontiers installé sur l'une des bûches qui jonchaient le plancher pour y contempler le spectacle de ce nuage artificiel. Si seulement.

Pendant que le Viking se perdait dans la contemplation des lieux, Bjorn se dirigea vers l'âtre de la cheminée. Il y déposa une bûche en soupirant. Le vieil homme tenta d'admirer les flammes qui léchèrent l'écorce avant de mordre dans leur repas, mais l'envie n'y était pas. Une masse informe se développait dans son ventre et tentait de remonter jusqu'à sa gorge. La réponse à une décennie d'attente se trouvait dans la même pièce que lui. Pourtant, bien qu'il eût souhaité, matin après matin, qu'on la lui délivrât, les messagers lui faisaient regretter son souhait. La boule d'angoisse ne tarderait pas à exploser et il préféra nourrir le feu une seconde fois plutôt que de songer à l'amertume qui le dévorait.

Le chef des Vikings et Skorn, qui se rappelaient progressivement les us et coutumes des maisons scandinaves, décrochèrent les planches de bois des murs pour les accrocher aux poutres qui retenaient le plafond, pour ainsi former des tables. Cela faisait si longtemps qu'ils n'avaient pas accompli ce rituel qu'ils en ressentirent une certaine joie. Elle s'estompa néanmoins lorsqu'ils virent Bjorn se relever près de l'âtre et raccrocher épée et bouclier à leur place. La réalité leur revint, et ils préférèrent réajuster les tables une deuxième fois, puis une troisième fois, plutôt que d'accomplir leur devoir. Bjorn partageait leur désir d'éterniser le moment et en profita pour ajouter quelques bûches dans les flammes. Le trio d'hommes

prenait tout son temps pour accomplir la moindre tâche pour retarder la relance de leur discussion. Bjorn savait déjà ce qu'ils lui annonceraient et le duo de Viking redoutait le moment où ils devraient traduire en mots l'objet de leur présence. Il y avait si peu à faire, mais tant de soin pour éviter de dire comme d'écouter. Bjorn n'était même plus en mesure de regarder les deux inconnus sans que la douloureuse boule d'amertume ne lui tiraille la gorge. Ils seraient sans doute restés là, à empiler le bois dans les flammes et à réaligner les tables un millier de fois, sans l'apparition subite de la femme de Svern, Raija.

« Bjorn ! Qu'est-ce qui se passe, qui sont ces inconnus ? » demanda-t-elle.

Le vieil homme ignora la boule qui lui comprimait maintenant le cœur pour s'adresser à Raija. « Ils sont là au sujet de Thorir », fit-il, d'un seul souffle, d'une voix monotone.

Et elle comprit, tout comme Bjorn l'avait saisi. Elle déclara, tout bas, qu'elle allait chercher les autres, puis sortit de la grande salle. Skorn, pour sa part, sentit, dans la voix de Bjorn, qu'il pressentait le contenu de leur message. Le chef ne fut pas aveugle non plus. Pourtant, ce n'était qu'une partie du problème. Skorn se prépara enfin à dire à Bjorn la raison de leur venue, mais son chef lui tapota l'épaule. Intrigué, le Viking se tourna vers lui. Le chef pointa les poutres. Sur le coup, Skorn ne saisit pas de quoi il en retournait. Certes, des poutres, ouvragées, comme le voulait la culture dans ce coin du monde. Il finit toutefois par réaliser ce qu'avait aperçu son chef. Il y avait là, sur les poutres, les effigies de Thor qui brandissait son marteau, d'Odin sur sa monture, de Fenris qui le menaçait. Se trouvaient ainsi, gravés sur ces poutres, des moments marquants de la mythologie germanique. Cela faisait bien longtemps que le duo n'avait vu d'inscription des sagas de ces dieux. La signification de ces

gravures s'imposait : Bjorn Thorndon était païen. Skorn eut alors une idée pour accomplir le désir de son chef. Les croyances de Bjorn semblaient être, pour le scalde, la solution parfaite pour dérober l'héritage laissé par Thorir. Toutefois, Bjorn, enfin prêt, prit les devants.

« Comment ? prononça-t-il simplement. Et... pourquoi dix ans avant que quelqu'un ne daigne donner de nouvelles ?

— C'est, débute le chef avant de marquer une pause, une longue histoire.

— Je veux l'entendre, fit Bjorn d'une voix cassée. »

Skorn s'avança, prêt à remplir sa fonction de conseiller, mais la porte de la maison s'ouvrit à grand fracas. Svern était de retour.

« Odhar et ses cinq fils ont accepté de nous prêter main-forte, lança Svern alors qu'il surgissait dans la grande salle. Mais, que font-ils ici ? ajouta-t-il, surpris lorsqu'il constata la présence des deux invités.

— Ils sont là pour nous parler de Thorir.

— Et ils ont besoin d'un navire de guerre pour délivrer un message à propos de Thorir ? fulmina le cadet.

— Nous sommes en route pour la Norvège, votre demeure était..., commença Skorn avant d'être coupé par Bjorn.

— Ils sont là pour Thorir, ils n'ont pas à s'expliquer davantage, Svern ! Va préparer du bétail pour leur équipage. Nous avons une longue histoire à écouter, et leurs hommes n'aimeront certainement pas geler sur la plage sans remplir leur panse !

— Nous n'avons pas suffisamment de bêtes pour en donner aux mendiants !

— C'est de la patience que je n'ai pas suffisamment ! Il s'agit de Thorir ! »

Svern hocha la tête face à l'obstination de son père et ressortit de la maison en pestant. Bjorn, quant à lui, s'assit, pris de fatigue après sa colère soudaine. Le chef vint le remercier de penser à son équipage, et annonça à son hôte qu'il ferait de son mieux pour narrer l'histoire de Thorir, si c'était bien ce qu'il souhaitait. Skorn s'introduisit dans la discussion pour demander un moment en privé avec son chef, dans le but d'organiser au mieux leur récit. Bjorn fit un simple geste de main pour les libérer et le duo de Viking se déplaça à l'extérieur de la maison. Ils virent Svern qui expliquait la situation aux voisins puis leur départ pour la plaine, en quête du bétail dispersé sans leur berger.

« Au moins l'équipage sera content de bien manger, c'est ça de gagné.

— Je crois qu'il y a plus à gagner, chef. Vous m'avez demandé de trouver une solution à notre problème de trésor à léguer ; eh bien, nous avons maintenant l'occasion de garder l'or de Thorir !

— Je t'écoute.

— Comme vous me l'avez montré, ils sont païens. Ah ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ! La Suède est le dernier bastion païen en Scandinavie ! Vous souvenez-vous des chants au sujet d'Olaf Tryggvason, à ne pas confondre avec le demi-frère de notre seigneur Harald ? Il a mené un lourd combat contre la foi envers les anciens dieux, allant jusqu'à provoquer une guerre entre notre royaume, la Norvège, et la Suède. Il est normal que certains Suédois grincent des dents lorsqu'on leur parle de la foi chrétienne, après cet événement ! Le demi-frère d'Harald, lors de son séjour en Suède, a certes aidé à panser cette vieille rancœur, mais nous avons tout de même pu voir une certaine animosité de la part de quelques païens par rapport au Dieu des chrétiens, à Constantinople. Notre équipage comprendrait la réaction de Bjorn s'il refusait le trésor d'un fils converti, ne croyez-vous pas ?...

— Oui, il est vrai qu'il pourrait refuser l'or d'un chrétien, et j'en serais bien heureux ! Mais je doute qu'un homme sain d'esprit crache sur une fortune, peu importe ses croyances et sa morale !

— Il n'a pas l'air si sain d'esprit, mon chef. Qui plus est, il n'est pas obligé de savoir qu'il a refusé l'or de Thorir. Seul l'équipage doit le savoir !

— Ça pourrait marcher, oui, marmonna le chef tout en se grattant la barbe.

— J'en suis convaincu ! Toutefois, en échange de mon aide, j'ai une condition !

— Non, pas ça, on en a déjà parlé !

— Qui sait, ils aimeront peut-être ma poésie ! Vous me devez au moins ça !

— Bon, d'accord, grogna le colosse, retournons-y. Nous avons une histoire à raconter, et un trésor à conserver. »

## CHAPITRE III

Le chef des Vikings déposa sa hache à deux mains sur la table où Bjorn s'était installé. Ce dernier ne put s'empêcher de remarquer les ornements gravés sur le manche, ou du moins ce qu'il en restait. L'usure du bois trahissait ses années d'utilisation et des lanières de cuir bleu et rouge entrelacées recouvraient une partie du manche. Néanmoins, il ne pouvait détacher son regard de ces gravures simples, mais attrayantes. C'était comme s'il pouvait y voir des bribes de l'histoire du combattant qui lui faisait face. Il se rappela, d'un coup, les soirées passées avec son fils ainé, à lui montrer comment gratter le bois de son bâton de berger. Il serait resté longtemps à se remémorer le passé et à scruter l'arme du chef viking si ce dernier ne s'était pas raclé la gorge avant de s'adresser aux gens de la salle.

« Je ne suis pas conteur, pas même pour mes propres aventures. Pardonnez mes bêtises, car elles risquent d'être nombreuses. J'en commettrai sans doute déjà une, avant même le début de mon récit, en ne parlant pas de Thorir, mais plutôt de notre troupe. Toutefois, il me faut bien un commencement. Alors, voilà. Nous fûmes contraints de quitter la Norvège à la suite à la suite d'un conflit sanglant. Mon seigneur, loyal envers son roi, se retrouva à lutter auprès de celui-ci lors de la bataille de Stiklestad. Ce fut là une confrontation entre le sud de la Norvège, loyal, et le nord, ouvert aux magouilles du roi du Danemark, qui se révolta contre la couronne. La bataille prit une tournure désastreuse pour les loyalistes. L'armée de mon seigneur fut défaite par les Danois. Pour survivre, il eut à partir en exil. Nous fûmes ainsi chassés de Norvège et mon seigneur nous conduisit vers la Rus de Kiev. La bonté du prince

Jaroslav de Kiev nous permit de trouver refuge en sa demeure. Me suivez-vous jusque-là ? Il s'agit d'une cité accessible par le fleuve Dniepr.

— Oui, nous connaissons Kiev. J'y vendais nos surplus, avant que Thorir ne veuille prendre ma place.

— Et c'est pour cette raison que le récit de Thorir débute à Kiev. Nous y restâmes un moment, jusqu'à ce que notre chef décidât de mettre les voiles pour le sud, où la promesse d'opulence pour les guerriers du nord attirait bon nombre de combattants de la Rus de Kiev. Notre groupe était déjà rodé pour la guerre à la suite de nos aventures en Norvège et de notre participation dans un conflit du prince Jaroslav. C'est ce dernier qui, après avoir vidé sa trésorerie dans une guerre, suggéra à mon seigneur de se rendre en Grèce. Il y avait là, d'après le prince, un empereur en quête des meilleurs guerriers scandinaves pour alimenter sa garde personnelle.

« L'idée d'être les mercenaires d'un empereur, très certainement riche, nous charma davantage que de rester à la solde d'un prince, certes bon et puissant, mais tout de même ruiné. La motivation était telle que nous avions chargé nos embarcations aussi rapidement que nous l'aurions fait lors d'un raid ! Alors que nous défaisions les amarres, un homme de Jaroslav nous interolla du quai. Il tenait la main d'un garçon, ou devrais-je dire, la ruine d'un garçon. Notre seigneur demanda à l'importun ce qu'il souhaitait. Il nous annonça que le prince nous léguait le jeune homme qu'il trimbalait avec lui. Croyant à une mauvaise blague, plusieurs rirent et reprirent leur travail. Néanmoins, l'envoyé du prince restait sérieux dans sa démarche. Après sa guerre contre la Pologne, le prince n'avait pas la trésorerie

nécessaire pour héberger le moindre Suédois itinérant qui frappait à sa porte. Mon chef resta froid aux protestations de l'homme. Pour ma part, je me souvins de l'hospitalité des Suédois lors de notre fuite de la Norvège, et je voyais là l'occasion de rembourser notre dette. J'offris donc à mon chef de m'occuper de ce nouveau venu. Voilà comment Thorir rejoignit notre troupe, à quelques instants seulement de notre départ pour les terres d'un certain empereur romain.

Nous, qui désirions apprendre ce qui avait conduit un Suédois en si mauvais état à Kiev, eûmes toutefois à attendre puisque le jeune Thorir s'effondra dès qu'il fut sur l'un de nos vaisseaux. Il fallut attendre plusieurs jours avant qu'il ne retrouve suffisamment de force pour seulement ouvrir les yeux. Nous arrivions là où le fleuve Dniepr se déversait lorsqu'il sortit enfin de sa léthargie. Il faillit perdre conscience de nouveau lorsqu'il fut mis au courant que nous nous trouvions à l'embouchure de la mer Noire ! Le malheureux, il souhaitait se rendre à Kiev pour s'en retourner vers la Suède et le voilà en route vers un empire dont il ignorait jusqu'au nom ! Il nous expliqua qu'il s'était fait prendre en tenaille par les embarcations d'un groupe de pillards sur le fleuve. Laissé pour mort, il ne dut qu'à son courage de survivre jusqu'à la capitale des Rus. Alors qu'il espérait y trouver des marchands qui remonteraient le fleuve en direction de la Scandinavie, il se retrouvait plutôt avec nous, à l'opposé de là où il souhaitait être. Je vous vois déjà vous emballer ! Vous vous dites assurément que nous aurions pu remédier à la situation d'une quelconque manière. Nous n'étions pas des créatures sans cœur. Tout nous dictait d'aider ce pauvre Thorir. Néanmoins, il était sans le sou. Aucun voyageur n'aurait accepté de le prendre dans son navire, et nous n'avions pas les ressources pour lui offrir son voyage de retour. Puisque j'avais accepté la

charge de Thorir, il me revenait de le convaincre, et cela prit sans doute la moitié de notre traversée de la mer Noire. Finalement, mes paroles ne servirent à rien : ce ne fut pas la logique qui l'emporta, mais la passion.

Comment dire ? Thorir n'était pas un marchand. Il était un marin. Comme pour plusieurs d'entre nous, l'appel de la mer triomphe de la raison. Ce n'était pas pour rien qu'il désirait tant se charger du commerce de votre famille. Cela lui offrait enfin la chance de naviguer sur le Dniepr comme le faisaient et le font encore nombre des nôtres. La pulsion d'entendre le vent claquer dans une voile, de se battre contre le courant, de ramer jusqu'à ce que les bras supplient d'arrêter, et de tout de même ramer encore, tout cela était grand dans le cœur du jeune Thorir. Lorsqu'il vit les dromons de l'Empire byzantin se diriger vers notre flottille, il ne put s'empêcher d'admirer l'architecture de ces bâtiments. Si les nôtres sont efficaces, les navires de l'Empire étaient des plus habiles sur leurs mers. Quiconque avait vogué sur des embarcations construites en une saison ne pouvait être indifférent à la vue d'un dromon. Les deux immenses voiles de ces bâtiments faisaient presque la taille de nos bateaux. De plus, la tour — oui, vous avez bien compris : une tour, sur un bateau — en faisait de véritables forteresses flottantes. Il y avait plus de marins aux rames d'une seule de ces embarcations que nous n'avions d'hommes sur deux des nôtres. Et je ne parle pas des guerriers qui nous guettaient et qui, eux, ne partageaient pas la tâche ingrate de ramer. Lorsque Thorir comprit que c'est à l'intérieur de ces bêtes de guerre qu'il servirait s'il acceptait de rejoindre notre compagnie, il accepta.

— C'est donc vous qui avez éloigné Thorir de moi ! C'est à cause de vous qu'il n'est jamais retourné auprès des siens ! Comment osez-vous débarquer chez moi, lorsque vous êtes le responsable de tout ceci ?

— Que lui serait-il arrivé si nous ne l'avions pas recueilli ? Si nous avions accepté de le laisser partir, sans un mot pour le convaincre de rester, aurait-il survécu à sa route vers Kiev ? Il n'y est parvenu que de justesse, la première fois qu'il s'y est rendu. Aurait-il trouvé pire contrat que le nôtre pour se permettre enfin le luxe de rentrer en Suède ? Au moins, dans notre compagnie, il bénéficiait d'une sécurité, d'une promesse de faire fortune et, surtout, d'une chance de faire enfin ce à quoi il aspirait tant », déclama Skorn à l'intention du colérique Bjorn.

Ce dernier se rembrunit, mais invita tout de même le chef du groupe de Vikings à continuer son récit. Il plaqua ensuite ses mains sur sa table, comme s'il s'accrochait à celle-ci pour ne pas dériver de nouveau.

« Oui, je crois que je peux porter une partie du blâme, je m'en excuse. Toutefois, malgré son âge, Thorir possédait tout de même une certaine sagesse. Il avait survécu seul dans le climat de la Rus jusqu'à Kiev. Il connaissait l'adversité. C'est aussi pour cela, j'ose imaginer, qu'il a accepté de nous suivre plutôt que de défier la nature une seconde fois. Tout cela pour dire que Thorir ne vous a pas abandonnés. Sa première pensée parmi nous vous était destinée ; néanmoins, si son cœur se tournait vers la Suède, sa passion se dirigea vers le sud, vers un empereur qui lui permettrait de voguer sur les mers à bord d'un des navires les plus

impressionnants qu'il eut jamais vus. Nous nous rendîmes donc à Constantinople, escortés par deux dromons que Thorir admirait. »

Le chef Viking s'arrêta. Il se gratta la barbe et son regard se perdit dans les flammes de l'âtre. Svern, dont la patience n'avait d'égale que sa mauvaise humeur, remit à l'ordre le guerrier. Ce dernier avoua alors qu'il ne savait comment décrire Constantinople. On ne peut comprendre l'immensité de cette cité sans l'avoir vue, expliqua-t-il. Skorn se leva de son siège, se racla la gorge et déclara qu'il s'y risquerait. Malgré l'œil mauvais que lui lançait son chef, le Viking chétif se lança.

Nous dérivâmes du Dniepr

Dépendant du bon vent

Et voguâmes de nos voiles

Vers la cité rêvée.

Nous dûmes dire, à la vue

D'une merveille sans pareil

Que la route nous livra

La porte du bonheur.

Comment décrire les dires

Des Aigles sur les gratte-ciel,

Chantonnant d'un seul cœur,

Comment l'Aya Sofia,

Matriarche d'une Mecque bleue

Maria dieux en dyade ?

Ah ! L'utopie urbaine

L'unique Constantinople

## CHAPITRE IV

Le narrateur se tourna vers le poète, les yeux grand ouverts. Le scalde lui offrit en retour son sourire le plus narquois. Il signala à son chef, d'un mouvement de mains théâtral, de continuer son récit. Ce dernier bégaya un instant avant de parvenir à formuler quoi que ce fût d'intelligible pour Bjorn et sa famille.

« Nous, Thorir, enfin, nous et Thorir bien entendu, arrivâmes donc dans cette cité aux immenses tours qui...

— Grattent le ciel, rappela le scalde.

— Oui, qui grattent le ciel, continua le conteur, exaspéré. Un des dromons qui nous escortaient accosta avec nous tandis que celui qui était lourdement armé nous abandonna pour retourner patrouiller sur la mer. Les hommes de notre escorte, prévenus de notre intention de garnir la garde varègue...

— Varègue ? demanda Bjorn.

— C'est ainsi que les Romains appellent les Scandinaves et les Rus.

— Et ils ont une garde réservée aux Scandinaves ? rajouta le vieil homme.

— Oui, c'est la raison pour laquelle nous nous rendions à Constantinople, répondit le chef.

— Donc vous n'étiez pas des mercenaires, mais des gardes ? fit Svern, de son côté. Mais enfin ! Êtes-vous en train de nous inventer une histoire ?

— Non, non ! Bien sûr que non ! C'est compliqué, c'est tout. La garde varègue, comment dire...

— Je peux leur expliquer, si vous le désirez ! proposa Skorn en coupant la parole à son chef.

— Non ! répondit sèchement le chef, traumatisé par la dernière explication de son bras droit. Comme je le disais, nous nous sommes engagés dans la garde varègue. Il s'agissait là, si vous me permettez d'expliquer sans interruption, de la garde de l'empereur romain. La raison pour laquelle les empereurs romains décidèrent de former cette garde personnelle, composée uniquement d'étrangers, m'échappe. Néanmoins, une décennie à vivre au sein de l'empire m'a appris qu'un parfait étranger peut parfois être plus loyal qu'un Romain ! Avec toutes ces menaces de rébellions et de traitrises, les empereurs romains se sentent peut-être plus en sécurité une fois entourés de gardes scandinaves plutôt que d'éventuels traitres byzantins. Il faut également dire qu'au combat rien n'égale la robustesse scandinave ! On nous chanta bon nombre de victoires au combat attribuées à la bravoure de la garde varègue ! La mauvaise fortune de Thorir s'était dissipée, puisque, de vagabond, il devint un guerrier d'élite ! Ou du moins, il faisait partie de l'armée d'élite, à défaut de connaître le maniement de la hache. Tout juste engagé, on nous envoya dans les quartiers d'hiver de...

— Attendez, vous avez sauté une partie de votre histoire ? coupa Svern. Vous n'êtes pas même capable de nous narrer un récit cohérent !

— Je serais sans doute en mesure de délivrer une histoire qui se suit si vous cessiez de me couper après chacune de mes phrases !

— Mon fils, débute Bjorn en saisissant l'épaule de Svern, si tu ne veux pas écouter en l'honneur de Thorir, au moins, fais-le pour moi ! Continuez, je vous prie », ajouta-t-il à l'intention du Viking.

Le chef attendit une réaction de Svern, mais il n'y eut qu'un haussement d'épaules suivi d'un soupir consterné. Le Viking se racla la gorge, fixa encore un peu le fils de Bjorn puis reprit :

« Où étais-je rendu ? Sans doute à dire ô combien la malchance de Thorir le guida, d'une certaine façon, à un statut auquel il n'aurait jamais pu prétendre. Il n'empêche, il ne maniait guère la hache avec la dextérité nécessaire à son nouveau rang. Heureusement pour lui, l'empereur, une fois notre allégeance offerte, nous envoya dans un quartier d'hiver et non pas sur un champ de bataille. Je profitai donc de cette chance pour employer mes journées à entraîner Thorir au combat. Lors de ses innombrables sessions, il implora à maintes reprises qu'on le laisse repartir. Toutefois, il se ravisait à chaque fois. Un guerrier se cachait en lui, endormi, certes, mais dont la longue sieste arrivait à son terme. Je le sentais ! Je n'eus toutefois pas le temps de le réveiller grâce à nos entraînements. Lorsqu'un navire passa prendre une partie de notre garnison, mon chef appela ses meilleurs hommes pour l'accompagner. J'abandonnai Thorir à son sort pour rejoindre l'équipage du navire. Je lui promis que, si le destin l'appelait au combat en mon absence, il serait prêt. Je n'y croyais pas

tout à fait, ce jour-là. J'espérais qu'il reste à la garnison jusqu'à mon retour, mais ce ne fut pas le cas. »

À cela, le chef Viking se tourna vers son scalde. Il toussa pour attirer son attention. Le poète, distrait par les ornements des poutres, n'était pas du tout prêt. Il réclama un moment d'arrêt de la main, comme s'il pouvait arrêter le temps pendant qu'il composait les vers adéquats pour la situation.

Le jeune Thorir trouva  
Travail sur un trois voiles,  
Du Chevalier du ciel  
Couronné de succès,  
Sur lequel il livra  
La bourrasque de l'acier  
À ces moult marauds  
Magouillant sur les eaux.  
  
C'est au quart des querelles  
Que Thorir découvrit  
L'art de son amiral,  
Manfred, dit l'as des as.  
  
Le dromon du baron,  
Drapé rouge à la proue  
Fut l'égal et rival

De la Royal Air Force.

Bjorn fronça les sourcils. Il murmura à son voisin et ce dernier haussa les épaules. Interloqué, le narrateur les interrogea du regard.

« Pardonnez mon interruption, mais qu'est-ce qu'un as ?

— Bonne question. Je crois que, eh bien, je crois que mon scalde est mieux informé que moi sur le sujet.

— Ne me regardez pas tous ainsi ! Il s'agit d'un titre, c'est tout. Ces Grecs ont la manie de nommer leur grade avec des noms tous plus compliqués les uns que les autres ! Le rang de notre chef, si je ne dis pas de bêtise, était *spatharocandiatos*. Thorir, qui débutait son apprentissage de la langue locale, n'avait sans doute pas retenu le véritable titre offert à cet amiral. »

Bjorn, dont les yeux s'agrandirent lorsque le scalde nomma le titre grec de leur chef, hocha la tête, convaincu. Le conteur, pour sa part, soupira de soulagement avant de reprendre son récit de plus belle, ou du moins, c'était son intention avant que Svern n'intervienne également.

« Pardonnez-moi, mais l'histoire se passe bien sur les eaux, non ?

— En effet, répondit le chef viking, en fronçant un sourcil.

— Alors, qu'est-ce donc que cette Royal Air Force qui s'introduit, sans explication, à la fin de votre poème ?

— Skorn ? fit le chef viking en se tournant de nouveau vers son scalde.

— C'est tout simple, riposta ce dernier. On peut croire que l'eau est primordiale pour un navire, mais c'est le vent qui gonfle les voiles ! D'où le nom de Royal Air Force !

— Peut-être, dit Svern, mais pourquoi ce titre, tout de même ? Pourquoi pas un autre de vos noms à rallonge comme ce spatachro-je ne sais quoi ! Royal Air Force, ça ne sonne en rien grec, où est-ce moi que me fais une mauvaise idée de la langue ?

— Vous avez vu juste ! répondit Skorn. Il ne s'agit en rien d'un titre grec, mais de celui des forces navales arabes, quoiqu'un brin adapté par mes soins pour que cela respecte la métrique de mon poème ! Si je puis me permettre, Svern, je suis ravi d'apprendre qu'un de mes spectateurs soit aussi à l'affut de ma poésie que vous !

— Ce n'est pas ce que je... fit Svern avant de se faire couper la parole par Bjorn.

— Suffit ! Il était prêt à reprendre son histoire, alors laissons-le reprendre », ordonna le père de Svern.

Le chef viking hocha la tête et recommença sa narration, tandis que Svern lançait un regard perçant à l'intention du scalde, qui fit mine de ne rien voir.

« Thorir me raconta ses aventures, lors de l'un de mes rares passages, entre deux batailles, dans les quartiers d'hiver. Il avait toujours la voix et les mots du jeune homme, à peine adulte,

que j'avais connu et recueilli, mais son corps n'y correspondait plus. La maigre petite créature qu'était Thorir l'itinérant avait laissé place, en un an sur les mers, à un homme au teint basané et aux muscles sculptés par ses journées à ramer et à repousser chacun des navires pirates qui se heurtaient au bâtiment sur lequel il servait. Il ne restait rien de l'apprenti marchand. Il était devenu un garde varègue.

Nous nous vîmes peu durant cette année-là, ainsi que celle qui suivit. Mon chef m'emménait avec sa troupe sur les terres au nord de la mer Noire. Nous y combattîmes un peuple de nomades en guerre avec l'empire. Thorir continuait son service sur les navires qui pourchassaient les pirates le long des côtes de l'Asie Mineure. Nous nous retrouvâmes enfin lorsque la paix fut signée entre les nomades et Constantinople. La majorité des Varègues de notre garnison en Thrace furent déployés sur des embarcations pour écumer les mers à la recherche de nuisances. J'embarquai dans le même dromon que Thorir. Je pensaisachever sa formation de guerrier pendant nos patrouilles. Je constatai, après le premier mois, qu'il ne me restait, en fait, rien de plus à lui enseigner. Je continuai de jouer mon rôle de maître d'armes, mais Thorir connaissait déjà toutes mes bottes. Il ne lui manquait plus qu'à acquérir de l'expérience sur les mers et sur les champs de bataille pour devenir un combattant hors pair. S'ensuivirent quatre années où nous écumâmes les eaux de l'empire pour y traquer les quelques pirates que nous pûmes y trouver. »

À bord du bateau de

Barbe noire, le roublard

Se dressait la débâcle

D'un géant transperçant  
Le cœur d'un cafouilleur.  
Calmé était, toutefois,  
L'amiral Robert Maynard,  
Méditant sur son plan.

Maynard, étant malin,  
Manipulait la ruse,  
Aussi bien que la buse,  
Brandit sa lame et dit  
À Barbe noire, que nul  
N'oserait arroser.

Le pirate riposta  
Par la trombe des canons.

Le destrier défait  
De Maynard n'offrit guère  
Ripostes à son rival.

Les pirates prirent le pont  
Pavanant sans voir  
Venir les hommes cachés  
De Maynard qui mordirent  
Mille fois les scélérats.

Une fois que le scalde en eut fini de ses vers, le chef Viking plaça ses mains sur ses cuisses et rapprocha sa tête de son public, comme pour une confidence.

« S'il y a une chose à apprendre au sujet de l'Empire, c'est qu'il ne reste jamais trop longtemps en paix. Ses frontières sont parsemées de voisins envieux des richesses de la Grèce et de l'Asie Mineure. Comme si cela n'était pas suffisant, les empereurs à la tête de ce vaste empire sont victimes d'une tare qui les pousse à entrer en guerre dès que possible. Fins connaisseurs de l'histoire de leur empire, ils rêvent tous d'être le nouveau suzerain de Rome. Si vous ne voyez pas de quoi je parle, ce que je comprends tout à fait puisque je n'aurais jamais saisi l'importance de ce dessein sans l'aide de scribes et de leurs cartes, sachez que, par le passé, le monde appartenait aux Romains ! Enfin, le monde, plus ou moins. Sans vouloir vanter nos mérites, à nous, les Varègues, nos ancêtres restèrent indomptés par ces Romains, contrairement à nos voisins ! Tout cela pour dire que notre empereur, nourri de la même ambition de reformer l'empire que ses prédécesseurs, décida de profiter d'un conflit dans un royaume voisin pour en reconquérir les terres. »

Le narrateur reprit une posture normale sur son banc et posa ensuite son regard sur Bjorn.

« Avez-vous entendu parler de la Sicile, ou de l'Italie, lors de vos voyages commerciaux ? demanda le narrateur au vieil homme.

— Je ne crois pas, non.

— Mmh. Eh bien, nous ne connaissons pas non plus ce territoire avant de nous y rendre. Le décor de Sicile m'a fait penser à une Norvège dépouillée de son hiver. En fait, le sol était si sec qu'il était logique que les Arabes s'y installent. Dans ce pays fort lointain de la Suède, deux frères prétendaient au titre de roi. La diplomatie, plutôt inefficace dans de telles situations, fut rapidement écartée au profit de la guerre ! L'un des seigneurs, malchanceux, n'obtint pas l'appui des autres Arabes, qui se rangèrent du côté de son opposant. Comble du malheur, un royaume du désert offrit son soutien à son rival. Constantinople, qui regardait avec envie les côtes de Sicile, offrit son aide à ce seigneur en mauvaise posture. Après seulement deux ans de paix, nous retournâmes donc en guerre.

— Pardonnez-moi de vous interrompre, mon chef, mais la situation était plus compliquée que cela, j'en ai bien peur, mentionna Skorn. Le seigneur qui avait demandé l'aide de l'empereur l'avait fait quatre ans avant que l'armée ne se mette véritablement en marche pour la Sicile. Entretemps, les deux frères s'étaient réconciliés, mais l'empereur n'en fit pas un cas. Il lança tout de même l'invasion de la Sicile.

— Ah ! s'exclama le voisin de Bjorn. Vos Romains me font penser aux Danois, à commencer des conflits soi-disant pour les autres !

— Comme quoi, tous les conflits se ressemblent. Enfin bref, maintenant que vous en connaissez davantage sur la Sicile et les prémisses de notre guerre, je suis prêt à continuer le récit.

« Ainsi donc, la nouvelle du déploiement se rendit vite jusqu'à notre quartier d'hiver. Nous fûmes en chemin pour la Sicile avant même de réaliser dans quoi nous nous lancions. Thorir, qui n'avait connu jusque-là que des petites escarmouches en mer sur la Méditerranée contre de simples pirates, ignorait tout de l'organisation nécessaire pour une guerre. Heureusement pour nous, la garde varègue restait plutôt libre dans sa propre gestion. Sinon, je crois que Thorir se serait perdu dans la hiérarchie byzantine. Il y avait, dans leur armée, un rang pour celui qui dirigeait un duo d'hommes, puis un pour une dizaine, et ainsi de suite jusqu'au général de l'armée. En prime, les forces devaient se coordonner avec celles d'alliés, puisque l'empire appela la Lombardie, un royaume au nord de l'Italie. Il convoqua aussi les Normands, que vous connaissez sans doute, ces Vikings qui énervèrent si bien un roi de France qu'ils eurent le droit à un duché en échange d'un peu de paix. Cette puissante armée fut mise au service d'un général du nom de Maniakès. Nous devions sans doute écouter ses ordres, mais nous ne suivions qu'un seul homme, notre chef, en qui notre confiance était totale et qu'aucun Grec ne saurait remplacer. Il fut placé à la tête des gardes varègues en route vers la Sicile, preuve que nous n'étions pas la seule troupe à respecter ses hauts-faits.

Notre chef me plaça à la tête d'un groupe d'hommes dans lequel se trouvait Skorn, ici présent, en plus de certains membres de l'équipage qui m'a suivi jusqu'à votre plage, ainsi que votre fils, Thorir. Ce dernier ne donnait pas sa place en tant que guerrier. Après ces quelques années d'entraînement, il maniait la hache à deux mains à merveille. Toutefois, la guerre, ce n'était pas une cinquantaine d'hommes sur un dromon qui abordait une embarcation de pirates. Il s'agissait d'une force de milliers, voire de dizaines de milliers de soldats qui en rencontraient un nombre tout aussi conséquent. Ses précédentes escarmouches

ou ses poursuites de navires en cavale ne ressemblaient en rien aux mois, que dis-je, aux années d'affrontements qui nous attendaient. Même lorsque mes hommes et moi parlâmes de cela avec Thorir, qui s'enflammait devant la grandeur de notre flotte, je remarquai qu'il restait bien trop galvanisé par notre puissance. Il s'imaginait déjà vainqueur et de retour dans nos quartiers d'hiver avant la prochaine saison. La dure réalité de la guerre allait le frapper, et ce, plus tôt qu'on ne l'aurait imaginé.

— Vous voulez-dire que, il est tombé, dès le début de votre guerre ?

— Non, non, pas au... Du tout ! Comme je l'ai dit, il savait se battre, le jeune Thorir. En revanche, avant de continuer, j'aimerais glisser un mot à mon scalde, vous permettez ? »

## CHAPITRE V

Une fois dehors, pour la seconde fois de la journée, le chef constata combien l'air frais lui manquait. Après un mois sur les eaux, se retrouver enfermé dans une maison sans le moindre trou, sinon le léger espace formé entre chaque planche pour évacuer la fumée du foyer, n'avait rien d'agréable, bien au contraire. Sa voix s'enrouait et, pourtant, il n'arrivait pas au bout de sa peine. Il observa ses hommes, de loin, qui se préparaient un feu sur la grève et qui déchargeaient un tonneau du navire.

« Je leur avais dit de ne rien décharger, maugréa le Viking.

— Il vaut mieux qu'ils soient de bonne humeur et quelque peu en goguette pour que notre plan fonctionne, ne trouves-tu pas ?

— Oui, tu as raison. Je me prendrais volontiers une chopine de vin avec eux. Ils ont l'air d'apprécier la pause !

— Je n'irais pas me plaindre. Pour une fois que quelqu'un écoute ma prose, rigola le scalde.

— Justement, en parlant de ça. Je veux que tu évites toute mention des pillages ! S'ils savent qu'on avait le droit de garder les richesses des navires qu'on abordait, ils se poseront sans doute des questions au sujet de la fortune de Thorir.

— Je me gausse bien de raconter les événements à ma façon et de te voir paniquer dès que j'ouvre la bouche, mais jamais je ne nuirais au plan, tout de même. Je tiens à rentrer en Norvège à bord du navire et non pas me faire jeter à l'eau !

— Voilà qui me rassure. Profitons de l'air encore un peu, et commence à réfléchir à tes mots pour la première bataille. Plus vite cette histoire sera finie, mieux je me sentirai ! »

Ils prirent le temps de se vider de toute la fumée emprisonnée dans leurs poumons avant de retourner dans la demeure de Bjorn. Ils n'eurent toutefois pas le temps d'ouvrir la porte puisque la femme de Svern sortit au moment même où ils s'apprêtaient à rentrer.

« Je ne vous dérange pas dans vos préparatifs ? fit-elle à partir du chambranle.

— Non, nous étions sur le point de retourner dans la grande salle. Nous sommes prêts à continuer.

— Oh, d'accord. Je voulais simplement vous dire, avant que vous n'alliez plus loin dans votre récit que, comment dire, marmonna la femme, il faudrait peut-être que vous vous concentriez davantage sur Thorir et non sur vous-même ? Ce n'est pas que ce soit une mauvaise histoire ! Mais Svern, qui n'apprécie déjà plus ou moins votre présence, eh bien, il fulmine de vous voir parler de votre vie et non celle de son frère. Bjorn ne fait pas de commentaire en ce sens, mais il mérite, après tout ce temps, qu'on lui parle de son fils plus que de cette garde varègue en général. »

Le chef viking fronça les sourcils. Il ouvrit la bouche pour répondre, mais ne trouva pas de mots, ni même de pensées à communiquer. Ce fut finalement Skorn qui intervint en son nom.

« C'est une honorable demande, oui. Nous travaillerons en ce sens, je vous le jure, répondit-il. Ne faisons pas plus attendre les autres, allons-y. »

## CHAPITRE VI

Une fois de retour dans la grande salle, le chef viking n'aperçut plus le spectacle qu'offraient les rares filets de lumière filtrés par le toit de la maison au contact de la fumée et de la poussière. Il ne restait plus que la lumière des flammes dans l'âtre et le nuage qu'il crachait. Il n'eut pas sitôt mis le pied dans la salle que sa gorge s'enrouait déjà. Il ne se rappelait aucunement cet inconfort qui régnait dans les maisons scandinaves, à moins que cela ne fût en fait causé par Svern qui bouillait de rage dans son coin de la pièce. Le narrateur se replaça non loin de la table de ses hôtes et s'apprêta à reprendre la parole. Toutefois, sa toux l'empêcha de prononcer la moindre syllabe. La femme de Svern, qui eut pitié du narrateur, alla lui chercher un remontant.

Il la remercia d'un hochement de tête, prit une gorgée du liquide qui lui était offert — de la bière ? Du vin ? À moins que cela ne soit que de l'eau croupie... — et se réessaya à parler.

« Il est maintenant temps de s'attaquer à cette guerre dans laquelle Thorir fut propulsé sans trop savoir de quoi il en rentrait, fit le chef entre deux quintes de toux et une gorgée de sa boisson. Je vous épargnerai le trajet pour sauter directement à la première bataille. Skorn ? »

Prêt à jouer son rôle, le scalde se racla la gorge et se lança dans sa composition toute fraîche.

Le jour J arriva  
Jetant ainsi l'annonce  
Du grand débarquement  
Des plages normandes.  
Bravant l'eau et le sable  
La cavalerie des flots  
Heurta la terre au trot,  
Teintant la grève de sang.  
  
L'armée des alliés  
Amorça sa lancée  
Et les Varègues valsèrent  
Vers les armes de l'axe.  
Tomba la pluie de plombs,  
Pilonnant les Normands,  
Mais Thorir l'intrépide  
Trouva sa place au combat.

« Les blessures de Thorir étaient moindres, mais il n'en donnait pourtant pas l'air. Aucune souffrance en mer, lors de ses quatre ans de services dans un bâtiment byzantin, n'égala celle qu'il éprouva à la suite de cette bataille. Il vit une multitude de navires brûler avec leur équipage qui, dans la détresse, se jetait à la mer dans l'espoir vain d'éteindre les flammes qui grugeaient leur chair. Cette image cauchemardesque s'empira lorsqu'il eut à charger dans

une mêlée générale. Ses compatriotes, qui s'élançaient avec lui, tombaient tous autour de lui, sous le feu nourri des flèches ennemis. Il vécut tout ce chaos sans même avoir encore aperçu le visage d'un opposant. Ce fut trop pour Thorir. En quatre ans à voguer sur les mers, il n'avait jamais vu autant de morts au combat. Pourtant, nous n'étions qu'au premier jour des affrontements. Cette après-midi-là, la confiance de Thorir le guerrier s'effondra et Thorir le jeune marchand, qui n'avait aucunement sa place sur un champ de bataille, refit surface. Malgré ses larmes, ses cris et sa rage, qu'il passa à laver ses vêtements et son armure souillée par le sang d'un de ses précédents adversaires, si ce n'était pas en fait celui d'un ancien ami, notre estime pour lui ne se dégrada pas. Il n'y avait, de toute façon, aucun honneur de plus à gagner à la suite d'une bataille. Les scribes s'occupaient de cela à notre place. Les survivants, ou du moins, ceux en mesure de le faire, exploraient les ruines du champ de bataille pour y récolter une armure en meilleure état que celle qu'ils portaient. Ceux qui ne participaient pas au pillage s'occupaient en priant pour la clémence du premier dieu qui les écouterait. D'autres regardaient les alentours, pour y voir un abri sûr où se terrer, dans l'espoir qu'on ne les retrouve pas. La colère de Thorir, au moins, l'empêcha de sombrer dans un tel état.

Nous eûmes le contrôle de la plage, malgré ce qu'il nous en coûta, dès le premier jour. Notre général n'en fut pas pour autant satisfait. Le commandant des forces ennemis parvint à s'enfuir durant le chaos des combats. Il n'en fallait pas plus pour qu'une victoire rapide nous échappe. Le général Maniakès se doutait qu'il reviendrait dès qu'il récupérerait assez d'hommes pour gêner notre progression. Pour parer à une contre-attaque, il ordonna à ce que notre armée progresse autant sur les îles de Sicile que dans le nord de l'Italie. Il ordonna la construction de citadelles sur chaque parcelle de terre conquise. Ainsi, nous serions prêts

lorsque nos ennemis tenteraient de nous déloger. Une grande partie des gardes varègues retournèrent dans les navires pour empêcher la Royal Air Force arabe de nous surprendre tandis que Maniakès dirigeait les soldats de l'alliance sur terre. Lorsque Thorir apprit que nous continuions la guerre sur la mer, nous pûmes voir son humeur s'améliorer. Le combat au sol l'avait traumatisé. Apprendre qu'il retournerait sur un navire pour une partie de la guerre lui parut une bénédiction.

Il ne s'attendait pas à ce que les combats sur la mer fussent différents de ceux qu'il avait vécus jusqu'alors. Il y eut plusieurs rencontres entre notre flotte et des embarcations ennemis. Il s'agissait en certaines occasions de navires de transport partant de Carthage ou de Tunis. Leur escorte ne suffisait pas à nous surpasser. Néanmoins, une rencontre en particulier allait hanter Thorir pour tout le reste de la guerre. Pendant que nous défendions les côtes des îles de Sicile contre les navires arabes, le général des armées fit d'énormes progrès dans sa conquête, si bien que la bannière de l'empire flottait sur la majorité du territoire. Néanmoins, l'émirat de Carthage tenta, comme prévu, de reprendre le contrôle sur la Sicile. Notre amiral se vit chargé d'empêcher la retraite des forces carthaginoises et tunisiennes.

Ce jour-là, tout fut, comment dire, confus. Nous avions une seconde chance de capturer le commandant des forces ennemis et d'en finir avec la guerre. Les attentes du général étaient élevées envers nous et notre amiral était confiant. Nous l'étions tous.

Et d'un coup, tout bascula.

Comme le général l'avait prédit, l'armée grecque repoussa notre ennemi hors des terres. Leur seule chance de salut fut de prendre la fuite par la mer. La flotte impériale patrouillait l'ensemble des côtes de la Sicile dans le but d'intercepter les rescapés du champ de bataille. Thorir, du fait de l'expérience accumulée durant ses années de service, se trouvait à bord du navire de l'amiral, en compagnie d'autres Varègues. Le sort voulut que ce soit eux qui croisèrent les bâtiments de nos ennemis en fuite. Thorir m'expliqua, au lendemain de cet événement, que l'amiral scrutait chaque parcelle de terre visible de leur position, jusqu'à ce que de petits points à l'horizon se détachassent de la côte. Il sonna tout de suite l'alerte. Un cor résonna de leur dromon, suivi presque instantanément d'un autre provenant d'un second dromon, puis un autre, jusqu'à ce que la flotte entière fût alertée. Les marins s'attelèrent à leur tâche. Ils ramèrent avec une force qui dépassait celle de l'esclave à qui on eût promis la liberté s'il atteignait son objectif. D'une certaine façon, c'était le cas. S'ils parvenaient à intercepter les fuyards, c'en aurait été fini de la guerre. De leur côté, les guerriers restèrent à l'affut, prêts à bondir au moindre commandement. Rapidement, le passage fut bloqué.

Un seul détail clochait, me raconta Thorir. Le vent était contre eux. Alors que les voiles des bateaux de transport arabes se gonflaient, les nôtres retombaient tristement sur nos mâts. Nous n'eûmes que nos rames pour propulser nos bâtiments. L'amiral, qui comprit qu'ils n'avaient qu'une seule chance d'empêcher le commandant carthaginois de franchir leur ligne, fit pivoter son dromon. Il tenta de transmettre son plan aux navires voisins, mais avec l'agitation qui régnait parmi les hommes de la flotte, aucun de ses commandements ne se rendit. Il ne lui restait qu'à espérer que d'autres copiassent la manœuvre.

Ce fut le cas, en quelque sorte. Des navires voisins entreprirent d'imiter maladroitement le bâtiment amiral, mais cela n'eut d'autre effet que de semer davantage de confusion parmi les marins. Si l'amiral espérait se mettre en position pour une poursuite, il ne parvint qu'à créer une brèche au sein du blocus. Paniqué à l'idée de voir sa chance d'intercepter le commandant s'envoler, il ordonna à ses hommes de jeter toute la cargaison de son navire à la mer. « Ne gardez que vos rames et vos armes ! » hurlait-il, comme me le rapporta Thorir. Ce dernier me confia aussi son malaise lorsqu'il aida les marins à jeter la catapulte du haut de sa tour. Il avait l'impression de laisser tomber sa hache au sol avant de se lancer dans la mêlée. Cela ne faisait aucun sens selon lui. Pire ! La catapulte heurta l'arrière du navire dans sa chute, et endommagea une partie de la coque. Cela revenait non seulement à jeter sa hache, mais à se l'enfoncer dans le pied avant de charger ! Toutefois, il m'avoua par la suite qu'il comprit le geste de l'amiral. Le navire était trop lourd pour une poursuite. Il s'agissait-là de leur seule chance. Le vent fut si fort ce jour-là que les navires ennemis volaient presque sur les eaux. Ils foncèrent sur l'ouverture avant que les dromons n'aient le temps de se retourner complètement. La vitesse des ennemis les protégea des tirs de catapultes et les archers n'eurent pas le temps de s'ajuster au vent contraire. Thorir en vint à se demander si le dieu de ces Arabes n'était pas en train de pousser de ses mains invisibles leurs navires de transport et de souffler loin d'eux les projectiles de la flotte byzantine.

Alors que les embarcations de transport fondaient sur eux, l'amiral sentit enfin qu'il était prêt. Si prêt que, tout juste positionné dans le bon sens du vent, il donna l'ordre de baisser les voiles tandis que les autres navires tentaient infructueusement d'atteindre les bâtiments ennemis à l'aide de leurs arcs et de leurs catapultes. Cela aurait pu fonctionner,

d'après Thorir. Leurs bateaux étaient certes rapides, mais, selon ce que le jeune guerrier parvint à voir de leur équipage, ils n'auraient été incapables de tenir une course poursuite ou même de se battre lors d'un abordage. Ils étaient défaits. La guerre aurait pu, aurait dû se finir, ce jour-là. Mais non.

Dans un ultime effort pour couler un navire adverse, un dromon voisin libéra une salve de feu grégeois de son canon. Une immense langue de flammes vertes fut propulsée de la bouche de leur appareil infernal. Elle frôla la coque de leur cible, mais comme le vent s'acharnait à déjouer tous les plans de la flotte byzantine, le cône de flamme se retourna et bondit plutôt sur le dromon de l'amiral. Ce dernier, qui, quelques instants plus tôt, jetait à la mer l'ensemble de sa cargaison, n'avait bien évidemment plus rien pour combattre les flammes. Les peaux animales traitées pour éteindre les éventuels incendies de leur terrible arme flottaient derrière le navire. L'équipage se retrouvait démunie face à la volonté du feu vert qui collait déjà à la coque et qui grugeait une partie du bastingage. Bien au courant de leur impuissance face aux flammes, les rameurs abandonnèrent leur poste pour se jeter à la mer sans la moindre hésitation. L'amiral hurla d'éteindre le feu et de ramer quoiqu'il leur en coûtaît, mais le navire devint rapidement une fournaise ambulante. Au moment où les voiles s'embrasèrent, il ordonna à tous de se jeter à la mer.

Quelques dromons tentèrent de se lancer à la poursuite de nos adversaires, mais aucun n'était aussi bien positionné que le navire de l'amiral. Comble du malheur, les flammes magiques des Grecs, dont l'une des principales vertus était de se répandre même sur l'eau, offrirent un corridor de sécurité aux ennemis.

La flotte byzantine échoua. Leur cible s'enfuit sans la moindre opposition. Les Grecs, pour une seconde fois, laissèrent filer leur victoire.

Lorsque les navires accostèrent pour se ravitailler et faire leur rapport, le général Maniakès et une partie des forces alliés attendaient, sur la plage, de voir sortir leur trophée de guerre de la cale d'un des bâtiments. Le temps passa, et aucun commandant ne leur fut remis. Furieux, le Grec appela son amiral pour qu'il lui expliquât la situation. Ce qui suivit, je ne veux pas en parler. Aucun chef ne mérite d'être humilié de la sorte devant ses hommes. Alors, je ne rapporterai rien de cet affreux spectacle. Tout ce qui doit en être dit, c'est que chacun des Varègues nourrit un grief contre le général des armées. Les Scandinaves, qui respectaient leur amiral, perdirent toute envie d'obéir à Maniakès.

Les forces alliées continuèrent tout de même leur progression. Elles ne subirent aucune réelle défaite sur terre. La carte de la Sicile se redessinait chaque jour, au rythme de l'avancée de l'armée. Chaque ville tombait sous le poids des soldats grecs, lombards et normands, tandis que les Varègues, lancés dans des raids sur les côtes,aidaient la progression grâce à des frappes rapides et efficaces.

Thorir participa à la prise d'un fort, au côté de notre chef. Il fallait ouvrir une nouvelle voie maritime pour le ravitaillement des hommes sur le front. Toutefois, l'embouchure de la rivière parfaite pour l'éventuelle ligne de ravitaillement était fortifiée. Puisqu'un siège aurait coûté trop de temps et ralenti la progression de l'armée, le commandement de l'armée décida d'envoyer une troupe d'élite s'occuper de prendre le fort. C'était là un travail qui revenait aux gardes varègues. Thorir, qui n'oubliait toujours pas les images atroces de son premier et

seul combat sur la terre ferme, ne s'enchantait guère à l'idée de se retrouver à attaque un fort, encore moins de devoir le faire à l'intérieur d'un groupe réduit. Pourtant, une fois la nuit tombée et la hache en mains, le Suédois apeuré laissa place au Viking téméraire. Notre chef connaissait toutes les stratégies possibles pour un raid, il n'en avait mené que trop souvent lors de ces quatre premières années au sein de la garde varègue. Thorir, quant à lui, était aussi aveugle au sujet de la marche à suivre qu'il ne l'était à cause de la noirceur de la nuit. Il ne pouvait se fier qu'aux murmures de ses voisins. Pourtant, malgré l'impossibilité de la situation, il m'avoua, le lendemain de l'attaque, qu'il n'avait jamais vécu une telle sensation. Il lui sembla revivre le passé de ses ancêtres. Il n'était plus Thorir Bjornson s'attaquant à un fort de Sicile, il était un Viking qui pillait les terres des Anglais.

Malgré les mauvaises expériences que lui offrit la guerre jusque-là, Thorir commençait à prendre goût au combat. Il n'était plus le simple marin qu'il espérait être auparavant, il était un guerrier, et un bon. Il méritait sa place aux côtés des plus grands de notre troupe. Il n'y eut aucune lamentation de sa part après cet affrontement. Il ne maudissait plus son sort. Il en redemandait, plutôt ! Toutefois, tandis que l'humeur de Thorir se gonflait d'un vent qui réclamait davantage de gloire, l'inverse se produisait au sein du reste de l'armée.

Alors que la troupe de Thorir festoyait dans le fort qu'elle venait de conquérir, les liens qui unissaient l'alliance des Grecs, des Normands et des Lombards se brisaient. La première division eut lieu à la suite d'une victoire majeure. Les troupes venaient de mener à bien le siège de la ville de Syracuse et les Byzantins pillèrent ses richesses sans laisser de

miettes aux Normands. Ces derniers, qui ne supportèrent pas d'être ainsi mis de côté, rompirent leurs engagements. Leurs quelque centaines de chevaliers partirent de leur côté, sans demander leur reste, puisqu'ils avaient de nouveaux plans. En ce qui a trait aux Lombards, ce ne fut pas l'iniquité des Grecs qui les poussa à les abandonner, mais le général Maniakès, qui, tout au long de la guerre, accumulait les griefs contre lui. À la suite d'un léger conflit comme lui seul sait les faire naître, il frappa le destrier du chef des Lombards. Ce fut l'insulte de trop. Ils se rebellèrent.

En l'espace de quelques mois de guerre, le général parvint à perdre tous ses alliés et à se mettre à dos la garde varègue. Sans notre allégeance à l'empereur, je crois bien que notre chef aurait suivi les Normands ou les Lombards lors de leur départ. L'idée d'une rébellion germa dans l'esprit de certains Vikings. Heureusement, la mauvaise herbe vint à disparaître. Vous souvenez-vous de sa querelle avec l'amiral ? Eh bien, ce dernier s'avéra être le beau-fils de l'empereur. Sa position lui permit de renverser le général. Il suffit d'une rumeur faisant passer Maniakès pour un traître aux yeux de l'empereur, avec sa révolte contre l'amiral en guise de preuve, pour que l'empereur le rappellât à Constantinople.

Nous crûmes que la guerre allait changer, s'améliorer, que nos anciens alliés recon sidereraient leur position, mais notre ancien amiral, devenu notre général, ne connaissait rien à l'art de la guerre. Visiblement, sa position d'officier n'était pas due à son talent, mais uniquement à sa relation avec l'empereur. Notre avancée contre les Arabes cessa. Il y eut quelques prises de territoires, oui, mais les villes que nous conquîmes sous le commandement de ce prénomme Stephanos furent reprises par la suite lors de la révolte

lombardienne. Malgré son humeur détestable, Maniakès savait au moins diriger une armée. Nous pensâmes qu'après avoir servi comme officier auprès de lui, le jeune beau-fils de l'empereur aurait pris exemple sur lui. Non ! Il ne construisait plus de fort à la suite de nos conquêtes, il ne fournissait pas de garnison conséquente, il ne s'assurait pas de la sécurité des lignes de ravitaillements. Il échoua dans toutes ses tâches, au point où nous risquâmes de perdre la guerre. Stephanos, qui se fiait uniquement aux forts précédemment établis, sans rien renforcer de plus, laissa bêtement l'ennemi passer les chemins que Maniakès n'avait pas encore eu le temps de barricader. »

Le maître mobilisa  
 Mille bâtisseurs hardis  
 Forgeant ainsi un fort  
 Ficelé par l'épée.  
 Scellé et en sûreté,  
 Sur la Ligne Maginot,  
 L'armée s'aggloméra  
 Attendant toute attaque.

Les destriers d'acier  
 De l'ennemi impie  
 Ne firent pas front au fort,  
 Franchissable par nul vent,  
 Mais par la fière forêt,

Forteresse des marais,  
Des abruptes Ardennes,  
À la voute sans route.

## CHAPITRE VII

Pendant que Skorn s’adonnait à sa poésie, le chef viking se dirigea d’un pas malhabile vers l’extérieur. La fraîcheur de l’air lui gifla le visage, une fois qu’il eut franchi la porte de la maison. Il ne s’agissait plus de la douce caresse rafraîchissante qu’il recherchait lors de ses deux précédentes sorties. Sa chair lui sembla aussi cuite que l’agneau embroché apprêté au loin, sur la plage, par son équipage de Vikings. Il frissonna à ce vent tant sa peau ne supportait plus le froid, et son corps se crispa à l’idée de retourner au cœur de la fournaise. Tout devenait intolérable. Il vit, alors qu’il bouillait intérieurement, l’image de ses hommes qui festoyaient sur la plage. Ils en avaient fini avec la guerre, eux. Ils devaient se raconter des hauts faits si enjolivés par l’alcool qu’aucun ne pourrait dire s’ils n’avaient pas été, en réalité, tirés d’une légende. Le chef ne se trouvait pas là parmi eux pour en juger, mais il s’en doutait. Il les connaissait tous depuis des années. Thorir aurait pu être l’un d’eux, en train de boire le vin et de manger le pain sur la plage de ses parents, mais le destin en a voulu autrement, comme pour tant d’autres de ses compagnons.

Si seulement ses hommes ne lui avaient pas forcé la main pour faire cet arrêt ! Si seulement ils avaient continué leur route vers la Norvège !

Aucun de ses hommes ne voulut le comprendre. Une dette envers le jeune homme ? Ils n’avaient aucune dette envers Thorir, au contraire ! Il lui avait tout offert, gîte, transport, un rôle. Ah, qu’il aimeraït le détester, la tâche en serait d’autant plus simple. Thorir n’avait

pas été un mauvais guerrier. Le chef en était même venu à apprécier son maniement de la hache au point de lui faire confiance. Irait-il jusqu'à penser qu'il joua davantage que son rôle de mentor pour Thorir ? Non, surtout s'il comptait lui voler son butin. En avait-il vraiment besoin ? Voler un mort, ce n'était pas ce qu'il y avait de plus honorable. Toutefois, n'était-ce pas cela aussi que Thorir avait fait pour amasser sa fortune ? C'est ce qu'ils avaient tous, sans exception, fait durant la guerre. Autant voler plutôt que de livrer une guerre inutile et en repartir les mains vides ! À force de se répéter ces propos, le chef viking parviendrait peut-être à se convaincre.

D'ici là, il se devait de compléter le récit. Il arrivait à son terme. Plus qu'un petit effort, se dit-il. Pourtant, le pire arrivait, que ce soit pour la famille de Thorir ou pour lui-même. Il n'y avait plus la moindre trace de gloire dans ce qui allait suivre.

## CHAPITRE VIII

La fumée parut moins omniprésente pour le chef viking. Il parvenait à distinguer les silhouettes attablées aux planches solidement attachées aux poutres de la grande pièce. Il distinguait même les arêtes du plafond, malgré le nuage de fumée. Sa crise était passée, osait-il s'imaginer. Décidément, ses souvenirs l'affectaient.

« Excusez-moi, fit-il à la famille de Bjorn. Raconter cette histoire n'est pas aussi évident que je ne l'aurais cru.

— Prenez votre temps. Si vous voulez, nous pouvons faire une pause. Il y a quelques tonneaux qui attendent d'être percés, proposa Bjorn.

— Non, ce n'est pas la peine. Vous avez déjà suffisamment attendu.

— Vous êtes certains ? Vous n'avez pas l'air au mieux de votre forme, fit la femme de Svern.

— Ce n'est pas un souci, d'autant plus que je suis suffisamment inspiré pour la suite ! Alors, si vous êtes prêts, reprenons ! »

Et, sans attendre, le chef viking s'élança de nouveau dans son récit.

« Le puissant vent qui nourrissait les voiles de notre entreprise en Italie nous abandonna au profit de celles nos adversaires. Avec un général incompétent à notre tête, nous perdîmes la fortune qui nous souriait jusque-là. L'humiliation qu'avait subie notre flotte se répandait

maintenant à toute l'armée. Toutefois, alors que nous pensions perdre toute notre progression, le fantôme du général Maniakès daigna nous sauver. Sa dernière réussite avant d'être relevé de ses fonctions fut la fortification de la ville de Syracuse, celle-là même qui nous causa la révolte normande. La ville s'était transformée en une forteresse quasi imprenable grâce à notre ancien général. De là, nous pûmes défendre une parcelle de nos acquis. Sans Syracuse, l'occupation grecque de la Sicile et d'une partie de l'Italie se serait achevée au premier revers.

Le spectre du général grec nous revint même, un an après son départ, en chair et en os ! Les ratés du beau-fils de l'empereur atteignirent visiblement les hautes sphères de la politique byzantine : notre général fut libéré et renvoyé en Sicile. Il était accompagné de nouvelles troupes. Elles vinrent regarnir nos forces, mais elles restaient trop peu nombreuses pour combler les pertes subies durant le commandement de l'officier Stephanos. Pourtant, nous accueillîmes la nouvelle de bon cœur.

L'esprit de guerrier qui avait pris possession de Thorir s'était presque essoufflé à force de défaites sous le règne de Stephanos, mais le retour de Maniakès, malgré les griefs que les Varègues nourrissaient contre lui, lui redonna de l'énergie. Il était prêt pour recommencer la guerre ! Et, d'une certaine façon, c'est ce que nous eûmes à faire. La conquête rapide de la Sicile par les Grecs s'avéra un succès, mais l'occupation grecque de l'Italie n'était plus. Les Lombards nous prirent plus de terres qu'il m'est possible de l'avouer, en l'absence de notre général mal-aimé. Nous devions presque tout reprendre, à l'exception

de Syracuse et de quelques forts établis au début de la guerre et qui tinrent bon contre les rebelles. »

Le narrateur se gratta la barbe, ce qui n'échappa pas à Skorn.

« Ah ! Nous en sommes rendus là ? fit-il à l'intention de son chef.

— Oui, nous y sommes, malheureusement, répondit ce dernier.

— Quoi, nous y sommes ? Ne vous arrêtez pas là, pas sur ça ! implora Bjorn, qui croyait que l'on parlait là de son Thorir.

— Nous sommes rendus à un moment plutôt choquant, si je puis le dire ainsi. Nous n'aimions pas Maniakès, personne n'aimait Maniakès. Il n'en reste qu'il était excellent dans ce qu'il faisait. Nous avions tant progressé grâce à lui que nous avions cru que les erreurs de Stephanos se répareraient facilement et que nous allions reprendre le dessus ; mais, tout juste revenu en Sicile, le général Maniakès fut rappelé à Constantinople, l'un de ses adversaires politiques l'ayant apparemment fait passer pour un conspirateur. Nous perdîmes pour une seconde fois notre général, et notre espoir, je le crains.

— Ne me dites pas que Stephanos a repris le commandement ! s'étonna le voisin.

— Mon Dieu, jura le chef viking, avant de reconnaître son erreur et de rajouter le nom d'Odin à son exclamation. Non ! Sinon, nous nous serions révoltés. D'autant plus que Stephanos n'avait plus la prétention de servir dans l'armée. Son fils était devenu empereur et il est sûrement allé profiter du confort du palais plutôt que de celui d'une tente d'officier. Qui sait,

peut-être était-ce justement lui qui s'était mis dans l'idée de nuire au général Maniakès, une seconde fois.

« Un certain Michael remplaça notre général. Nous le connaissons et nous le respectons. Il servait dans l'armée sous les ordres de Maniakès et, contrairement à Stephanos, il prit soin d'écouter les enseignements de notre ancien général. Il était non seulement un officier durant la guerre, mais aussi le gouverneur de l'Italie. Nous espérions qu'il tienne suffisamment à son titre pour vouloir le défendre. Du moins, ce fut l'impression qu'il offrit à l'armée lorsque les Normands vinrent négocier avec lui au sujet de la suite de la guerre. Il refusa le moindre compromis, considérant l'Italie comme sienne, dans son entièreté, et non pas morcelée entre les différents belligérants. De plus, les hommes qui le suivirent étaient fraîchement sortis des garnisons de l'Asie Mineure ou des îles de Sicile : ils n'avaient pas des années de guerre qui leur pourrissaient les os.

Les troupes furent galvanisées tant par son arrivée opportune que par ses décisions. Nos forces étaient prêtes pour un lendemain qui s'annonçait sanglant. Elles ne rechignèrent même pas à se déplacer en direction du terrain choisi par Michael pour livrer une bataille qui se voulait décisive contre les Lombards et les Normands.

Après une année à perdre du terrain, la présence d'un dirigeant apparemment compétent avait de quoi titiller la flamme guerrière de Thorir. Lors de sa progression, l'armée rencontra une force rebelle qu'elle écrasa sans la moindre difficulté. Prises d'un certain enthousiasme, les troupes poursuivirent les survivants, bien décidées à leur rappeler notre précédente grandeur. Nous retrouvions là ce bonheur qu'était le fait de vaincre, et nous en

réclamions davantage. L'enthousiasme de Thorir grandissait au rythme des chants de guerre de nos forces revigorées. Il n'eut guère à attendre longtemps pour assouvir son besoin de combats puisqu'une seconde force ennemie nous intercepta. Thorir, euphorique à l'idée d'humilier de nouveau ses opposants, parvint à peine à s'empêcher de rire lorsqu'il aperçut le nombre d'hommes qui s'opposaient à l'armée grecque. Nous étions quelques milliers alors qu'en face, à peine trois centaines de cavaliers et le double de guerriers s'opposaient à nous. Cette matinée promettait d'être bonne pour nous ! »

Les Dragons verts donnèrent,

De leur épée d'acier

Le glas de la guerre.

Galvanisant le vent,

Du chant des champions

Chevauchant vers l'avant,

Les armées s'abordèrent

À tous les flancs ardents.

Le général Gilbert

Gifla et flagella

Nos mille guerriers grégeois

Givrés dans leur livrée.

Sitôt que le Franc frappa

Fondit en couardise

Les forces qui, jadis fière,

Fuient et s'évanouirent.

« Nous ne nous estimions pas... défait. Il fallait s'ajuster au nouveau commandement, voilà tout ! Du moins était-ce que nous voulions croire. Lors d'une seconde rencontre entre notre armée et celle des rebelles, Thorir ne riait plus du nombre réduit de Normands et de Lombards. Il devait y avoir deux milliers de soldats, contre les sept mille que nous étions.

Le cor du général sonna. Il appela à ce que l'on formât deux lignes et que l'on se mît en marche. Les rebelles, quant à eux, n'hésitèrent pas pour charger. Leur cavalerie se déploya et s'élança en direction de la première ligne. Les Grecs se parèrent pour encaisser, mais leurs lances ne suffirent pas contre les chevaliers normands. Ceux-ci déboulèrent sur eux en un rien de temps et brisèrent leur formation. Cela n'aurait pas été dramatique puisque la deuxième ligne était là pour cueillir les cavaliers, mais ceux-ci, dans leur élan, parvinrent à la franchir aussi ! C'est à ce moment que le reste des Lombards et des Normands atteignit le front.

Nos forces se retrouvèrent divisées par la percée normande. Chacune de nos deux lignes fut séparée et les ordres de notre général ne se répandaient pas suffisamment vite pour adopter la moindre formation. La cavalerie normande massacrait notre infanterie à chacun de ses passages tandis que des troupes ennemis s'assuraient que la faille entre nos lignes ne pût être consolidée. Habitués des combats en infériorité numérique, les Varègues reconnaissent la stratégie employée par l'adversaire. Les troupes, ainsi éparpillées sur le champ de bataille, sans savoir où se déplacer, sombraient dans la plus lamentable des confusions. Notre chef,

qui ne souhaitait pas rester passif devant une telle boucherie, ordonna aux Scandinaves de charger les hommes qui tenaient le centre. Ce fut pire que de se lancer dans un goulet d'étranglement. Nous fûmes cueillis par les lames comme jamais auparavant. Thorir moulinait de sa hache pour braver les dards de nos ennemis. Il tailladait des bras et des flancs par ci et par là, mais les fantassins qui s'opposaient à nous n'étaient pas la véritable menace. Chaque mètre gagné au centre du champ de bataille, une sournoise charge de cavalerie nous le faisait payer. Nos haches à deux mains ne représentaient guère l'arme idéale pour se défendre contre les chevaliers normands.

La bataille ne dura pas. Pendant que nous luttions pour reformer les deux lignes grecques, la plupart des guerriers, dans la panique, abandonnèrent les armes pour fuir. Ils se jetèrent à la rivière, même ceux qui ne savaient pas nager. Sans plus de raison de lutter, nous fûmes forcés, à notre tour, de battre en retraite. En une matinée, nous perdîmes une grande partie de nos hommes.

Thorir survécut. Il s'en tira qu'avec des blessures mineures, ou du moins, mineures lorsqu'on les comparait à celles des autres blessés. Quant à son moral, en revanche, c'était tout autre chose ! Il ne cessait de pester contre le commandement de notre armée. Il ne cessait de se plaindre, pendant qu'il bandait ses blessures, au sujet de nos multiples généraux, tous aussi incompétents les uns que les autres ! Personne ne le contredit. Imaginez les Vikings danois au plus haut de leur forme, avec le meilleur équipement et les plus beaux navires, mais dirigés par le premier scalde venu ! Voilà à quoi ressemblait notre armée selon Thorir ! Je ne

sais même pas d'où il tirait ses comparaisons avec les Danois qu'il n'avait jamais rencontrés, sinon des hauts faits racontés autour d'un feu de camp ; mais nous ne pûmes qu'acquiescer.

Et justement, en parlant du général, il fut remplacé. Encore une fois ! De plus en plus soucieux de la situation, l'empereur n'accepta pas une défaite si cuisante et plaça un nouvel homme à la tête de l'armée. Difficile de faire autrement, puisque les Normands avaient su profiter de la confusion du combat pour capturer Michael. Je ne pris même pas la peine d'apprendre le nom du nouveau général. À ce rythme, il allait survivre qu'une semaine avant d'être remplacé à son tour.

— Pardonnez-moi de vous arrêter, mais je ne peux me retenir plus longtemps ! intervint le voisin. Qu'est-ce que ce soi-disant empereur avait en tête avec ces constants changements de généraux ? Il n'y avait pas un seul homme compétent pour diriger l'armée mieux que ces gens de Constantinople ? Voilà, le seigneur que vous suivez depuis la Norvège, avec qui vous avez voyagé de la Rus de Kiev jusqu'à cet empire, il aurait été compétent, lui !

— Thorir partageait la même pensée que vous sur ce point. Malheureusement, la guerre et la politique sont si liées, dans l'empire, qu'un roturier, aussi qualifié soit-il, ne sera jamais en mesure d'atteindre le rang de général. Quant à ceux qui possédaient ce titre, ils se disputaient déjà trop souvent entre eux pour des questions que seuls des nobles peuvent bien avoir. Dès qu'un général gagnait en prestige, il s'attirait de nouveaux ennemis à la cour. Les aristocrates défilaient sans cesse dans nos rangs, à titre d'officiers mineurs ou bien justement au rang de général. Tôt ou tard, ils repartaient à Constantinople pour jauger la valeur de leur prestige gagné sur le champ de bataille. Ce n'est pas pour rien que Maniakès fut rappelé à deux fois.

Il avait du succès, lui. Le nombre de nobles qui jalouisaient la réussite de sa campagne en Sicile devait être plus grand encore que le nombre d'hommes qui combattaient dans cette guerre. Toutefois, à force de coups d'éclat dans la sphère politique de Constantinople, c'est nous, les guerriers, qui écopions. »

Skorn, à l'affut du moindre instant où il pourrait partager ses vers, profita d'un silence pour y glisser cette *visa* :

À celui qui lève sa tête la plus haute

Ne voit point dans son dos

Venir la masse qui lui brisera les os

## CHAPITRE IX

« Cette histoire aurait pu être racontée de tant de manières. Peut-être aurais-je dû m'attarder davantage sur chacune des batailles pour ainsi mieux illustrer la bravoure de Thorir ainsi que de ses compagnons de la garde varègue. Il aurait alors paru comme un héros et peut-être que cela aurait fait votre bonheur. Qui sait, il aurait peut-être mieux valu que je m'attarde sur sa vie dans la garnison. Avant d'être un guerrier, il était, eh bien, il était Thorir. Toutefois, que je vous parle de ses aventures à Constantinople, de ses chamailleries dans nos quartiers d'hiver ou bien de ses possibles amourettes, quoique cela serait de la pure spéculation puisqu'il ne s'est jamais confié à nous sur le sujet, chacune des voies de son histoire nous conduirait à la bataille de Montepeloso.

Le nouveau général, tout comme les précédents, s'imaginait suffisamment compétent pour renverser la situation dans laquelle la guerre s'enlisait. Plutôt que de subir les attaques des Normands, il décida de conduire l'armée vers une ville détenue par des rebelles. Il se ravisa dès que nos adversaires se préparèrent à briser notre siège. Pour ne pas subir une contre-attaque sur un terrain méconnu, le général décida de se réfugier dans un fort non loin de là, le fort de Montepeloso.

Il n'y avait rien de honteux à cette retraite. Le général, contrairement à ses deux prédécesseurs, ne prit pas de haut les forces ennemis. Plutôt que de rivaliser avec leur force sur un champ de bataille, il chercha à les défier là où leur principale faiblesse, leur nombre,

serait mise à rude épreuve. Jamais les Normands n'auraient pu tenir un siège. Des attaques éclair sur leur camp et sur leur ligne de ravitaillements les auraient affectés tandis que, en sécurité derrière les murs du fort, nous pourrions aisément nous ravitailler. Jamais le siège des rebelles n'aurait pu nous empêcher de faire des sorties rapides qui nous auraient permis de remplir les réserves.

Du moins, telle fut la situation souhaitée par le commandement byzantin. La réalité fut tout autre.

Les Normands, qui ne souhaitaient pas se lancer dans un siège impossible à tenir, préférèrent s'en prendre aux bétails. Ils s'attaquèrent, non pas au fort, mais aux élevages de la ville près de celui-ci. Coupés de notre source de ravitaillement, nous sentîmes notre moral chuter et le général, qui jugea préférable de passer à l'action plutôt que de voir les hommes se révolter, abandonna la protection des murs du fort de Montepeloso et lança l'attaque contre les Normands.

— Je suis inspiré ! Me permettez-vous de m'occuper de ce morceau de l'histoire, chef ? »

Sans attendre de réponse, le scalde déclama son poème.

Les troupes trouvèrent

Tout de noir couvert

Le ciel silencieux

Survolant le Vésuve.

La crainte des hommes crût

Quand soudain le volcan,  
En action, il entra,  
Enflammant tous ses flancs.

Le Vésuve fit valser  
Vingt rochers acérés  
Et créa un chaos  
Qu'aucun homme ne connaît.

Il libéra sa lave,  
Ligotant, loin du temps  
Les multiples murailles  
Meurtries de Pompéi.

« Attendez, quoi, un volcan ? s'estomaqua Bjorn.

— Je crois qu'il s'agit-là très certainement d'une métaphore un peu trop poussée du scalde, fit le chef viking en dévisageant Skorn.

— Non ! L'image du volcan est plus qu'appropriée !

— Je ne me rappelle aucun volcan, scalde, répliqua le Viking.

— C'est que tu ne te rappelles plus l'explosion du fort, peut-être ! »

Le chef viking abdiqua aux paroles de son scalde et hocha la tête, non sans laisser s'échapper un long soupir consterné.

« Quoi, mais comment un fort peut-il exploser ? questionna Bjorn.

— Bonne question, fit le scalde ! En avez-vous la moindre idée, chef ?

— Quoi ? Euh, eh bien, je n'en sais foutre rien ! Tu sembles plus au courant que moi sur la question. Ça doit être... Le feu grégeois, voilà ! Vous vous en souvenez, oui ? Il se peut que l'on en ait eu une réserve dans notre fort.

— En avez-vous apporté avec vous ? Je serais curieux d'en voir une démonstration ! s'exclama le voisin.

— Et risquer d'incendier mon navire ? Non ! Même les Grecs entraînés pour manipuler cette arme craignaient pour leur vie à chaque fois qu'ils s'en servaient. Fichtre ! Ce produit est si puissant qu'il a réduit un fort en cendres !

— D'accord, le feu grégeois expliquerait peut-être l'irruption du fort, mais qu'en est-il des hommes à l'intérieur de ce dernier, et des assiégeants ? Et puis, ne s'appelleraient-ils pas Mont Ploso ? Vous l'avez nommé Pompéi dans votre récit ! se fâcha Svern.

— Une simple modification de nom, insignifiante, afin de respecter la métrique, voilà tout ! » se défendit Skorn.

Bjorn se leva de sa chaise. Il marcha un instant, sans but précis, dans la grande salle. Son doute le guida vers l'âtre. Il déposa une nouvelle bûche dans les flammes. Voir les flammèches qui chatouillaient le morceau de bois lui renvoya l'image d'un fort qui s'effondrait sous les flammes, emprisonnant les pillards qui s'élançaient en quête de butins,

mais aussi les blessés grecs et varègues, qui ne purent se jumeler à leurs compagnons pour un ultime affrontement. Il vit son enfant, Thorir, paniqué, qui essayait de se frayer un chemin en dehors de la fournaise dans laquelle il se retrouvait piégé. Il ne put supporter l'image plus longtemps et se détourna des flammes pour faire face aux deux Vikings.

« Et Thorir ? C'est dans le fort qu'il a... qu'il...

— Non. Jamais nous n'aurions abandonné un des nôtres à un pareil sort. Néanmoins, si nous fûmes épargnés de l'explosion ou des débris du fort qui éclaboussèrent le champ de bataille, nous dûmes tout de même faire face à la principale menace, les Normands. »

« Il s'agissait pour nous tous d'une ultime occasion pour nous venger des humiliations subies lors de ces dernières années en Sicile et en Italie. Il n'y avait pas de victoire à cueillir. Il ne restait que notre motivation à nous battre, et notre désir de vivre. Thorir combattit comme jamais auparavant, et pourtant il s'était déjà distingué à maintes reprises. Il fit honneur à son nom. Nous pûmes croire que, lors de la bataille, Thorir le guerrier laissait place à Thor l'intrépide. Sa hache pourfendait l'armure des malheureux chevaliers qui osaient s'approcher trop près de sa furie. Chacun de ses coups clouait un adversaire au sol, et il ne se gênait pas pour en distribuer sans le moindre répit. La bataille dura la journée, pourtant, il ne se fatigua jamais. Néanmoins, alors que notre but était de tailler un passage au travers des troupes lombardes dans l'espoir d'ouvrir un corridor pour une éventuelle retraite, Thorir, lui, préféra enchaîner les duels avec les Normands.

Lorsque le Soleil entama sa descente, nous perdîmes Thorir de vue. Nous avions réussi à adopter une formation qui nous permit de progresser sur le champ de bataille, mais votre fils n'en faisait pas partie. Je ne sais ce que Thor a pu lui chuchoter à l'oreille, mais il s'était métamorphosé en berserker. Il se trouvait au milieu des troupes ennemis. Un rond s'était formé autour de lui, et je vous le jure, personne n'osait y pénétrer ! Je le vis de loin. Si le sang qui maculait son haubert et sa barbe m'empêcha de l'identifier sur le coup, je reconnus du moins les bottes qu'il employait contre les pauvres qui eurent la malchance d'être à la portée de sa hache. C'était les miennes, celles que je lui avais enseignées plusieurs années auparavant. À cette idée, j'eus un pincement au cœur. Je savais qu'il finirait par s'effondrer, de fatigue, sinon de la lame d'un Normand. Il n'y avait toutefois guère de possibilité pour moi de le délivrer de sa mauvaise posture. Pourtant, alors que notre groupe de combattants s'éloignait de plus en plus de Thorir, il se produisit un bouleversement inattendu au sein de l'armée grecque.

Les troupes lâchèrent leurs armes.

Les Varègues, surpris de ce comportement, cherchèrent à en comprendre la cause. Ce fut là que nous vîmes le chef des Normands qui retenait fermement notre général contre lui, pointant un poignard sous son menton. Ainsi donc, notre commandement fut fait prisonnier, et le reste de l'armée, sans sa tête pour la commander, décida de s'effondrer.

Pourtant, un seul homme continuait à se battre. Thorir.

Sans avoir à en donner l'ordre, ma troupe se dégagea de la formation grecque pour se diriger vers lui. Les Lombards qui nous entouraient comprirent-ils notre intention ? Furent-ils effrayés par le regain de vigueur de notre groupe de Varègues ? Nul ne sait, mais ils nous laissèrent passer sans riposter. Nous n'eûmes pas à combattre pour atteindre Thorir. Toutefois, malgré l'absence de résistance, nous arrivâmes trop tard.

Son corps ensanglanté gisait, immobile, au centre d'un cercle jonché des dépouilles de ses victimes. Nous ne savions guère si la fatigue l'avait rattrapé ou s'il s'était vidé de son sang après des heures de fauchage.

Nous recueillîmes son corps souillé autant par des croutes de sang séché que par des rivières rouges encore fraîches. Nous nous assurâmes qu'il tînt sa hache en main et nous le transportâmes avec nous jusqu'aux rangs de notre armée, ou du moins, ce qu'il en restait. De là, certains inspectèrent les blessures de Thorir. Personne ne voulait risquer de retirer son haubert, encore moins sa cotte de mailles. Toutefois, ils purent constater que des bouillons de sang émanaient de son ventre. Nous fîmes de notre mieux. L'un des nôtres arracha son propre haubert pour le placer là où la blessure semblait être. Nous essayâmes tant bien que mal de calmer l'hémorragie, mais la plaie restait inatteignable, sous l'armure de Thorir, et nous étions entourés par les forces ennemis. Ce fut très certainement la pire situation imaginable d'être là, à la fois impuissants quant à la survie de Thorir, et à la merci de nos adversaires.

Il n'y avait rien d'autre à faire sinon attendre. Attendre que le général ennemi décide de notre sort, et espérer que la fougue qui animait Thorir durant la bataille daignât réapparaître pour le sauver.

S'ensuivit un enchainement d'événements plutôt fâcheux. Nous pûmes repartir en direction des îles de Sicile, au bon vouloir des Normands. Thorir survécut à la traversée, et, bien que les conditions ne fussent pas les meilleures, il fut possible de traiter ses blessures une fois à bord d'un navire. Toutefois, lorsque nous nous apprêtâmes à nous installer dans nos quartiers, nous apprîmes que plusieurs villes toujours à notre botte nous abandonnèrent pour rejoindre la révolte normande. La guerre pour le sud de l'Italie était perdue. Nous étions à notre plus bas tandis que les Normands, dont le butin de guerre s'était vu rempli à la suite du paiement d'une rançon pour notre pauvre général, ne cessaient de croître en puissance.

L'empereur nous rappela à Constantinople. C'était la fin de notre aventure en Sicile. Et nous craignîmes que ce fût la fin également pour Thorir. Il n'avait pu recevoir les soins nécessaires, sur la terre, que déjà nous repartions en mer. Notre seul espoir était qu'il survive au voyage, mais il commença à délirer dès le premier jour sur les eaux. Plusieurs Grecs se plaignirent que l'on transportait un malade. Ils craignaient que cela ne cause une épidémie. Nous fûmes assez clairs là-dessus. Si quelqu'un osait toucher à Thorir, on le jette à la mer ! Laissez-moi vous dire que le voyage n'eut rien de confortable. Une animosité s'installa rapidement entre Varègues et Grecs. Pour ne pas aider, les eaux furent agitées pour notre voyage de retour. Tandis que la majorité des hommes se bataillaient avec la fureur de la mer, je restai au chevet de Thorir.

Il eut quelques moments de lucidité, entre deux cauchemars. Lors de l'un de ces rares instants, il me demanda sa hache pour qu'il puisse mourir l'arme en main. Il n'avait pas constaté que sa hache reposait déjà sur son torse, ce qui m'effraya quant à sa situation. À une autre occasion, il me demanda de lui promettre de me rendre en Suède pour délivrer un message à son père, à vous, Bjorn. J'aimerais connaître le message dont il était question, mais Thorir sombra de nouveau dans la démence. Je parvins à l'interroger, le jour d'après, sur ce message ainsi que le lieu où je devais le délivrer, mais sitôt que je parvins à retirer le lieu de votre maison de son esprit torturé, il recommença à divaguer.

Il mourut en mer. Arme en main. D'une certaine façon, sa mort parvint à unir deux pans de sa vie. Thorir le marin cessa d'être sur les eaux, et Thorir le guerrier rejoignit ses ancêtres, arme en main. Je crois que son unique déception fut de ne pas avoir réussi à vous revoir avant de quitter ce monde. C'est pour cela que j'espère avoir rempli mon rôle, et que, bien que je n'aie pu connaître le dernier message que Thorir voulait vous adresser, mon récit ait pu en contenir l'essentiel. »

## CHAPITRE X

Les deux Vikings quittèrent la maison de Bjorn à la course. Ils se hâtaient sans toutefois être pressé par quoi que ce fût. En fait, s'il n'y avait pas eu un équipage qui les attendait sur la plage, ils seraient sans doute restés quelques heures de plus, à suffoquer dans la grande salle et à répondre à une pluie de questions. Ils ne parvinrent à éviter ce scénario que grâce à leurs « obligations ». Le chef des Vikings eut néanmoins à faire la promesse à Bjorn qu'il irait rencontrer son troisième fils, en Norvège, lorsqu'il en aurait le temps. Bjorn n'aurait jamais cru que le chef viking était pressé de remplir ses « obligations » au point de partir à la course vers son navire, mais il ne se questionna guère longtemps sur le sujet puisque la hache que ce Viking avait laissée sur sa table l'intrigua plus que tout.

Les deux Vikings couraient non pas pour se rendre en Norvège plus rapidement, là où de mystérieuses « obligations » les attendaient, mais pour fuir, ou du moins, pour en donner l'impression. Heureusement, leurs hôtes ne s'attardèrent pas sur la folie passagère de ces deux anciens gardes varègues. Les membres de l'équipage de leur navire, quant à eux, aperçurent rapidement les deux silhouettes qui progressaient avec vitesse vers eux et ne les quittèrent pas des yeux. Lorsqu'ils remarquèrent, avec un léger retard dû à ivresse, qu'il s'agissait là de leur chef et de son scalde, ils comprirent que la situation n'était plus à la réjouissance. Ils reprurent les tonneaux disposés ça et là sur le sable et sautèrent dans l'embarcation. Les quelques hommes qui ne se jetèrent pas dans le drakkar de suite le poussèrent à l'eau et attendirent la venue de leur chef et de son scalde.

Les deux coureurs crièrent à leurs hommes de baisser les voiles dès qu'ils furent suffisamment proches du bâtiment. Ils sautèrent à leur tour pour ensuite s'aplatir sur le sol du navire. Ils étaient exténués ou, du moins, juste assez essoufflés pour en donner l'impression. Le chef, mauvais acteur, laissa le scalde faire ce qu'il savait de mieux.

« Ramez ! Il faut... partir, vite ! Ils, ils n'ont pas aimé. »

Tous étaient à leur poste, à ajuster la voile pour qu'elle prît le vent ou à tenir une des rames du navire. S'ils donnaient l'air d'être opérationnels, ils restèrent tout de même à l'affut des paroles du scalde.

« Aimer quoi ? demanda l'un des Vikings, que leur fils est mort ? Je n'aimerais pas non plus !

— Pire, qu'il soit devenu chrétien !

— Nom de Dieu, ils sont... ? commença l'un des rameurs, sans parvenir à terminer sa question.

— Oui, ils sont toujours païens, et ils ont failli nous tuer pour avoir conduit Thorir au paradis plutôt qu'au Valhalla », répondit le poète.

Le rythme de l'équipage diminua à la suite de cette déclaration.

« Et on ne riposte pas ?

— Non. Je ne crois pas que Thorir aurait voulu qu'on massacrât sa famille. Ils s'en remettront. Pour notre part, notre mission est terminée. Partons », déclara le chef du groupe.

À cela, le silence revint dans le navire. Seul le bruit des cordes manipulées par les marins, des vagues qui frappaient la coque ou des rames qui frappaient la surface de l'eau rythmait le départ des Vikings. Certains souhaitaient parler, mais il y avait tant à dire que personne n'osait s'y atteler. Finalement, l'un des rameurs, qui ne pouvait se retenir plus longtemps, se lança.

« Ce n'est pas terminé ! Le trésor, lui ! Nous devons le leur remettre, affirma-t-il.

— Tu veux vraiment y retourner, combattre la famille de Thorir, dans le but de leur offrir l'or de leur fils ? Ça ne te paraît pas trop absurde ? demanda son voisin de siège.

— Si on garde son trésor, on en fait quoi ? se risqua l'un des marins qui s'occupait des voiles.

— Nous y repenserons une fois rendus en Norvège, annonça le chef.

— Moi je dis, on a tous aidé Thorir, alors on se divise le butin.

— On en reparlera une fois en Norvège ! » répéta le chef.

Pourtant, malgré tout le sérieux de ses paroles, l'inquiétude grandissait en lui. Son équipage, pour sa part, sembla, au contraire, avoir un regain de confiance puisque les rames cessèrent de fendre les vagues et la plupart des hommes tournèrent leur attention vers le chef de l'équipage.

« Je crois que nous pouvons en discuter maintenant », fit l'un de ses marins.

## CHAPITRE XI

Une voile bleue se dessina à l'horizon. Personne ne la remarqua. Il n'y avait plus de guetteurs pour observer les navires en provenance du golfe de Finlande depuis quelques années. Aucun homme n'était là, à l'attendre, à l'espérer, lorsque le bateau à la voile bleue accosta sur une plage de Suède. Des marins mirent pied à terre tandis que d'autres leur lancèrent des cordages. Ensemble, ils tirèrent le bâtiment sur la grève. Un passager n'attendit pas que les marins eussent achevé leur ouvrage pour sauter du bastingage. Il s'élança aussitôt vers la colline qui surplombait la plage. Il progressa en sa direction, en quête d'un souvenir, mais celui-ci ne s'y trouvait pas. Il n'y avait plus qu'une vieille chaumière en ruine. Les murs s'étaient effondrés et les poutres que son père aimait tant sculpter étaient devenues charbons. Seules quelques pierres de l'ancienne cheminée avaient survécu aux ravages du temps.

Thorir resta devant la ruine jusqu'à ce que deux hommes en robes noires se joignissent à lui. L'un d'eux plaça une main sur son épaule tandis que le second psalmodia quelques paroles, amulette à la main.

« Sommes-nous au bon endroit ? demanda l'homme après sa prière.

— Oui, aucun doute.

— J'ai l'impression que ton legs ne s'est jamais rendu en ces lieux, j'en suis navré.

— J'ai trop souvent fait confiance à ce satané Viking et voilà le résultat.

— Je suis désolé pour tes proches. Nous pouvons te laisser le temps de te recueillir sur leurs tombes, si tu le souhaites.

— Il n'y aura pas de tombes. Je doute que mon père ait abandonné ses anciens dieux.

— Pourtant, je crois en voir une, voire deux là-bas. »

Thorir se tourna vers le lieu indiqué par l'un des hommes en robe noire. Il vit, comme ce dernier le mentionna, ce qui ressemblait fort bien à deux pierres tombales de fortune. Il fronça un sourcil et se dirigea vers elles, sceptique. Plus il s'approchait, plus ses monuments funéraires l'intriguaient. De loin, l'un d'eux ressemblait à une croix, ce qui ne faisait aucun sens pour lui, sur les terres de son païen de père ; mais cette croix se révéla être une hache plantée dans un amoncellement de roches.

Sa hache, qui plus est !

Elle avait perdu de sa splendeur, avec les années. La rouille rendait l'acier presque méconnaissable, mais il reconnut la couleur du cuir qui recouvrait le manche et les ornements de la hampe. Ces derniers lui parurent encore plus ouvragés que lorsqu'il l'avait maniée pour la dernière fois. Il ne put s'empêcher de sourire lorsqu'il reconnut le travail de son père. Visiblement, il s'était appliqué à restaurer son arme.

« Est-ce qu'il s'agit du cimetière de ta famille ?

— Non. Les traditions que suit ma famille sont loin de ressembler à celle des chrétiens. Par contre, il arrive parfois qu'on dresse un monument pour honorer la mémoire d'une personne prestigieuse.

— Et ce monument a été dressé pour qui ?

— Pour moi, annonça Thorir en s'accroupissant proche des roches qui retenaient sa hache. Il a été fait en l'honneur d'un fils qui abandonna sa vie de marchand pour devenir un guerrier digne de rejoindre le Valhalla, si j'en crois les runes. Une version de l'histoire qui a sûrement rendu fier mon vieux père.

— La vérité n'aurait-elle pas été la meilleure des versions ?

— Passer de marchand à guerrier l'a rendu fier de son fils, et il s'agit là de la vérité, mais je ne crois pas qu'il aurait apprécié mon passage de guerrier à prêtre d'un dieu étranger aux siens.

— D'une certaine façon, Thorir le guerrier a peut-être rejoint le Valhalla, et Dieu a sauvé la part de toi qui croyait en lui. »

Thorir hocha simplement la tête à la suite de cette réflexion. Son esprit était trop distrait par une question qui le taraudait pour ajouter quoi que ce fût aux paroles de ses collègues. Si sa famille parvint à apprendre son histoire, qu'était-il advenu de son legs ? Ses yeux se posèrent sur le deuxième monument funéraire. Les runes qui y étaient gravées ne mentionnaient aucun nom. Il les lut à quelques reprises, pour s'assurer de bien les

comprendre. L'un des prêtres, dont la patience n'était pas tout à fait la vertu, lui demanda de traduire.

« Je crois qu'il s'agit d'une stèle placée pour honorer le messager qui est venu délivrer le message d'un fils. Il est décrit comme étant un colosse, ce qui me fait penser à mon ancien chef. Son corps aurait été retrouvé sur la plage, si ma connaissance des glyphes ne sait pas estompée avec les âges. Si j'en crois ce symbole, fit Thorir en indiquant une marque de la stèle, mon ancien chef aurait été trahi par les siens. Ah ! Ça ne me surprendrait même pas qu'une mutinerie ait éclatée, s'il a continué à écouter les sagesses douteuses de son scalde.

— Si tu veux prendre le temps de graver un nom sur la stèle, nous allons aider les marins à décharger le navire. »

Thorir se retrouva seul devant le monument en l'honneur de son ancien chef. Il prononça une prière, ou peut-être des injures en son nom, puis il laissa derrière lui ce dernier vestige de son passé. Il abandonna la pierre, sans nom à lui donner.

## CONCLUSION

Au-delà du voyage qu'offre *L'Épopée d'un Varègue* au travers de l'Europe du XI<sup>e</sup> siècle, la rédaction de ce récit a été une exploration à la fois d'une suite d'événements historiques que de façons de la transmettre. La focalisation du récit a changé moult fois pendant son élaboration. L'aventure de Thorir a été observée des yeux d'un narrateur omniscient, décrivant son parcours de façon réaliste, puis de façon fantastique. C'est finalement par l'intermédiaire d'un narrateur ayant connu Thorir que le lecteur est mis au courant de son périple jusqu'en Sicile. Les recherches qui ont été menées sur la transmission narrative du roman historique ont fait évoluer mon écriture du récit, au point que la question de la transmission s'intègre comme problématique dans le roman. Le souci de communication qu'il y a sur quelques détails au cours de la narration du chef des Vikings est étroitement lié aux moments où la transmission d'un élément historique devenait plus compliquée. Un bon exemple de cela serait lorsque le groupe de Scandinaves arrive à Constantinople et se met au service de l'empereur. À ce moment, il aurait fallu expliquer les mécanismes de l'administration byzantine, la prime des militaires et surtout le paiement que ces derniers devaient potentiellement verser pour pouvoir rejoindre le rang de soldat d'élite de l'armée. La confusion aurait été totale, surtout puisqu'il n'est pas clair si les Scandinaves devaient payer ou non leur droit de rejoindre la garde varègue. Au risque de rendre le récit

compliqué pour un lecteur méconnaissant ou de s’aliéner celui qui maîtrise le sujet, j’ai décidé d’éviter, en créant une dispute entre le narrateur du récit de Thorir et Svern, au sujet du manque de clarté du récit.

L’écriture de l’*Épopée d’un Varègue* en tant que roman historique s’est accompagnée d’une recherche de sources pour rapprocher la fiction du réel. Cela m’a poussé à me renseigner sur les écrits de Snorri, un historien et politicien islandais du XIII<sup>e</sup> siècle. Son récit, intitulé *Histoire des rois de Norvège*, adopte un style particulier puisqu’il marie la poésie à l’histoire. Cela se justifie par les sources historiques exploitées par Snorri. Les événements historiques décrits dans l’*Histoire des rois de Norvège* sont, pour la plupart, préservés dans les chants de poètes de la cour des rois. Cela mène les actions des personnages historiques à être épiques, dignes de légendes héroïques, parfois au point où la véracité des dires peut être questionnée, comme le souligne Sigfús Blöndal dans son étude *The Varangians of Byzantium*, en prenant l’exemple d’un mélange entre des contes fictionnels et les véritables exploits d’Harald III (Blöndal et Benedikz, 2007 : 72). Pourtant, cela reste l’une des sources historiques importantes, avec les écrits de l’administration de l’Empire byzantin et quelques récits entourant la conquête de la Sicile par les Grecs et les Normands.

Georg Lukács, dans *Le Roman Historique*, propose que le roman historique soit écrit comme une simulation de la période historique ciblée par l’œuvre fictionnelle, comme il a été relevé au début de ce mémoire. De ce principe, les récits de Snorri pourraient ne pas être assez rigoureux pour prétendre à la vision du récit historique de Lukács. De plus, en se concentrant sur l’individu et ses actions, puisque chaque récit de Snorri se focalise sur un roi

de Norvège, l'historien touche à l'un des éléments ambigus de la mise en récit d'un événement historique, à savoir la psyché humaine. En décrivant les actions des rois, en prêtant des mots à leurs discours, Snorri fait l'opposé de ce que le récit historique signifiant le « vrai » de l'historien peut se permettre de faire, à savoir, renvoyer uniquement à ce qui a réellement été.

Est-ce pour autant que l'*Histoire des rois de Norvège* perd son statut de texte historique ? Grâce à l'analyse de la méthode de transmission narrative d'un récit historique à son lecteur modèle, il est possible d'observer en quoi la méthodologie de l'historien islandais se justifie. Si l'on peut analyser comment un auteur organise son texte en fonction d'un lecteur modèle, à savoir l'idée d'un lecteur à qui l'on prête des connaissances et des mécanismes de lecteur, il est également envisageable de croire que Snorri, rédigeant l'*Histoire des rois de Norvège*, s'est composé l'image d'un lecteur basé sur le roi de Norvège à qui le texte était dédié. Si la noblesse de Norvège s'est habituée à la présence de scaldes, ces poètes de la cour à qui l'on doit maints poèmes relatant les épopées dont Snorri s'est servi pour composer son œuvre, alors la présence de poèmes dans la narration des événements historiques peut être vue comme une stratégie d'écriture de l'historien. La narration des aventures des précédents monarques de Norvège se fait grâce à des éléments reconnaissables par le souverain à qui s'adresse l'œuvre de Snorri, tout en incluant une narration qui se rattache aux techniques de l'époque, à savoir, la poésie scaldique.

Dans le cadre de la rédaction de l'*Épopée d'un Varègue*, mes stratégies d'écriture ont cherché à se rapprocher de la narration d'une aventure comme l'aurait fait un Scandinave, en

inclusant la poésie au récit et en incluant un narrateur intradiégétique pour simuler une forme de narration orale. Toutefois, si Snorri, qui est la base de mon inspiration, a réfléchi à *l'Histoire des rois de Norvège* en fonction d'un Lecteur Modèle qui lui était contemporain, j'ai eu à penser mon récit en fonction d'un lecteur potentiel aux compétences encyclopédiques différentes. Pour synthétiser ce qui a été observé dans la première partie de ce mémoire, le réservoir d'informations du lecteur est l'outil dont ce dernier se sert pour interpréter le texte. Puisqu'il a été établi que le roman historique transmet son sujet à l'aide de *suggestion*, il doit être écrit en considérant cette compétence chez son lecteur. La rédaction du récit, moyennant une hypothèse sur les compétences du lecteur, est en mesure d'établir des stratégies pour cibler les potentielles connaissances de son lecteur. La *suggestion*, dans le cadre du roman historique, est l'une de ces stratégies possibles grâce à la conception d'un Lecteur Modèle. Puisque la vérité ne peut être directement signifiée dans un récit fictionnel historique, être en mesure d'orienter son lecteur vers une piste de lecture menant à la vérité historique, en se servant des connaissances pré-acquises du lecteur, permet de lui faire découvrir qu'il est en mesure de valider l'information apportée par le récit, et ainsi, confirmer l'élément comme historique. Lors de l'élaboration de l'un des Lecteurs Modèles de *L'Épopée d'un Varègue*, j'ai jugé, par exemple, que le lecteur contemporain, ne connaissant probablement pas les significations des expressions scandinaves du Moyen-Âge, ne serait pas en mesure de déchiffrer les métaphores de la poésie scandinave, tel que le « thing de fer ». Il aurait fallu offrir une explication pour chaque vers, comme a eu à le faire François-Xavier Dillmann, traducteur de l'édition française de *l'Histoire des rois de Norvège* publiée par Gallimard. Pour que le Lecteur Modèle de mon texte soit en mesure de cerner le récit, j'ai

donc pris la décision de laisser tomber les métaphores scandinaves et d'éviter les comparaisons de navires avec des harengs ou toute image renvoyant à la culture nordique du Moyen-Âge.

Toutefois, en changeant de registre, en transformant le langage des personnages et en altérant par le fait même leur culture, le récit historique glisse de son époque à la nôtre. Les personnages sont contemporains, puisque les sources historiques ne peuvent permettre de transcrire la mentalité d'un personnage historique. Comme le dit Veyne dans *Comment on écrit l'histoire*, l'événement est écrit après qu'il a eu lieu, et l'acteur ne peut se rappeler fidèlement la raison pour laquelle il a agi. Est-il simplement possible de simuler l'histoire d'un événement, du point de vue d'un personnage, si l'on ne peut connaître les raisons de son action ? Également, est-il réalisable de transmettre la mentalité d'un personnage historique, si on parvient à en créer une image fidèle, à un lecteur contemporain ?

Ce questionnement ne veut pas justifier les mentalités contemporaines qui se mélangent aux éléments historiques dans *L'Épopée d'un Varègue*; il entend plutôt pointer la différence entre les cultures d'autan et celles d'aujourd'hui. Le lecteur, de sa compétence encyclopédique différente, offrira une lecture tout aussi divergente. Comme le mentionne El Nossery, dans son article « Le Roman historique contemporain ou la voix/voie marginale du passé », le « roman historique contemporain est profondément préoccupé par le présent du lecteur. » (El Nossery, 2009 : 274) En effet, les connaissances du passé passent par le présent. Les informations communiquées à l'encyclopédie d'un lecteur d'aujourd'hui, par un auteur contemporain, proviennent du présent et non pas du passé qu'il tente de raconter. Reste que

l'ambition du roman est d'être reconnu comme historique. Il n'a pas à se limiter à cela.

Comme l'indiquent Mélanie Bost-Fievet et Sandra Provini dans l'ouvrage *L'Antiquité dans l'imaginaire contemporain. Fantasy, science-fiction, fantastique* qu'elles dirigent :

les réécritures de l'histoire antique jouent d'une complicité avec le lecteur qui connaît, au moins dans leurs grandes lignes, les événements historiques pris comme point de départ. Il faut souligner la dimension ludique de ces œuvres qui mêlent ainsi des éléments familiers et étrangers. C'est en effet dans le jeu subtil de la reprise et de la variation que réside pour le lecteur connaisseur des épopées et de l'histoire antiques la principale séduction de ces réécritures contemporaines, tandis que les lecteurs moins familiers des classiques, et tout particulièrement le jeune public, se laissent emporter par un récit qui retrouve le souffle épique et la magie de ses modèles. (Provini et Bost-Fievet, 2014 : 49)

Le texte reste contemporain, et le présent se perçoit dans la forme, les dialogues, les pensées et les actes des personnages. Sans faire abstraction du présent, le récit qui se veut celui du passé appartient au présent et c'est au lecteur de décider, lors de sa découverte du récit, ce qu'il est. S'il n'a pas les connaissances requises pour reconnaître et actualiser les *suggestions* historiques, alors une *fabula* différente prendra forme chez lui, cependant que les connaisseurs découvriront le jeu qui a été fait avec les sources historiques.

## BIBLIOGRAPHIE

Aristote (2017), *Du Ciel*, préface de Aude Cohen-Skalli, traduit par Michel Federspiel, Paris,

Les Belles Lettres, 435 p.

Batteux, Charles et Aristote (1875), *Poétique d'Aristote (Nouvelle éd. revue et corrigée) /*

*traduction française par Ch. Batteux*, Paris, Imprimerie et librairie classiques de Jules

Delalain et Fils, 47 p.

Blöndal, Sigfús. et Benedikz, Benedikt S. (2007), *The Varangians of Byzantium*,

Cambridge, Cambridge University Press, 260 p.

Dufays, Jean-Louis (2010), *Stéréotype et lecture : essai sur la réception littéraire*, [2e éd.].

Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 368 p.

Dufour, Éric (2011), *Le Cinéma de science-fiction*, Paris, Armand Colin. 272 p.

Eco, Umberto (1985), *Lector in fabula = Le rôle du lecteur, ou, La coopération*

*interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset & Fasquelle, 314 p.

Eco, Umberto (1996), *Interprétation et surinterprétation*, Paris, Presses universitaires de

France, 140 p.

El Nossery, Névine (2009), « Le Roman historique contemporain ou la voix/voie marginale du passé », *French Cultural Studies*, vol. 20, n° 3, p. 273-285.

Frank, Roberta (2000), « The Invention of the Viking Horned Helmet », *International Scandinavian and Medieval Studies in Memory of Gerd Wolfgang Weber*, Trieste, Dallapiazza p. 199-208.

Johnson, Sarah (2002), *Defining the Genre: What are the rule for historical fiction?* , [En ligne], <<https://historicalnovelsociety.org/guides/defining-the-genre-what-are-the-rules-for-historical-fiction/>>, page consultée le 30 janvier 2020.

Kerbrat-Orecchioni, Catherine (1986), *L'implicite*, Paris, Armand Colin, 404 p.

Larcher, Pierre-Henri et Herodotus (1802), *Histoire d'Hérodote*, Paris, Musier, Guillaume Debure, 540 p.

Lalande, André (1962), *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, Presses universitaires de France 1328 p.

López, Amadeo (1994), « Histoire et roman historique », *América. Cahiers du CRICCAL*, vol. 14, n° 1, p. 41-61, [En ligne], <[https://www.persee.fr/doc/ameri\\_0982-9237\\_1994\\_num\\_14\\_1\\_1149](https://www.persee.fr/doc/ameri_0982-9237_1994_num_14_1_1149)> page consultée le 30 janvier 2020.

Michaud, Thomas (2014), « La dimension imaginaire de l'innovation : l'influence de la science-fiction sur la construction du cyberespace », *Innovations*, vol. 44, n° 2, p.

213-233, [En ligne], < <http://www.cairn.info/revue-innovations-2014-2-page-213.htm> >, page consultée le 27 janvier 2020.

Parmentier, Marie (2008), « La focalisation interne dans le roman historique », dans Déruelle, Aude (dir.) et Alain Tassel (dir.), *Problèmes du roman historique*, Paris, Harmattan, p. 414 p.

Provini, Sandra (dir.) et Mélanie Bost-Fievet (dir.) (2014), « Réécritures-Introduction de la première partie », dans *L'Antiquité dans l'imaginaire contemporain : fantasy, science-fiction, fantastique*, Paris, Classique Garnier, p. 37-50

Ryan, Marie-Laure (1980), « Fiction, non-factuals, and the principle of minimal departure », *Poetics*, vol. 9, n° 4, p. 403-422

Samoyault, Tiphaine et Henri Mitterand (2001), *L'intertextualité : mémoire de la littérature*, Paris, Nathan, 127 p.

Sturluson, Snorri (2000), *Histoire des rois de Norvège*, traduit par Dillmann, François-Xavier, Paris, Gallimard, 720 p.

Todorov, Tzvetan (1970), *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Éditions du Seuil, 188 p.

Todorov, Tzvetan (1978), *Symbolisme et interprétation*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 164 p.

Van Dijk, Teun Adrianus (1977), « Semantic macro-structures and knowledge frames in discourse comprehension », *Cognitive processes in comprehension*, vol. 332, p. 3-31.

Vanoosthuyse, Michel (1996), *Le roman historique : Mann, Brecht, Döblin*, Paris, Presses universitaires de France, 368 p.

Veyne, Paul (2015), *Comment on écrit l'histoire : essai d'épistémologie*, Paris, Points, 448 p.